

Université de Montréal

***L'expérience du torse,  
suivi de L'expérience du texte***

par  
Marc Babin

Département des littératures de langue française  
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté au département des littératures de langue française  
en vue de l'obtention du grade de Maître ès arts (M. A.)  
en littératures de langue française

Avril 2015

© Marc Babin, 2015

Université de Montréal

Faculté des études supérieures et postdoctorales

Ce mémoire intitulé :  
*L'expérience du torse,*  
suivi de *L'expérience du texte*

présenté par :  
Marc Babin

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

**Catherine Mavrikakis**  
directrice de recherche

**Marie-Pascale-Huglo**  
membre du jury

**Claire Legendre**  
membre du jury

## Résumé

Dans ce mémoire de recherche-création, j'aborde la question du stéréotype en insistant sur le potentiel créatif des figures doxiques et en démontrant leur rapport avec la littérarité et le pouvoir (en terme foucaldien) au moyen d'une création et d'un essai : *L'expérience du torse* est un court roman (dont la fin est ici absente) qui relate les premiers jours liés à l'affaire Magnotta en jouant avec les conventions du romanesque traditionnel ; l'essai *L'expérience du texte* démontre pour sa part comment la reprise du stéréotype rassure et crée un univers stable dans le roman *Je m'en vais* de Jean   chenoz, alors que sa déformation déjoue les attentes du lecteur en dénonçant le préfabriqué et en proposant un dépassement poétique. Autant ma création que mon essai s'appliquent à démontrer que le langage est pouvoir et qu'il agit sur le pouvoir.

**Mots clés :** LITTÉRATURE ; STÉRÉOTYPE ; RENOUVELLEMENT ; DÉSTABILISATION ; DOXA ; POUVOIR ; JEAN ÉCHENOZ ; *JE M'EN VAIS* ; LUCA ROCCO MAGNOTTA

## Abstract

In my master in research-creation, the stereotype issue is addressed by emphasis on the creative potential of doxic figures and by exposing their relationship with the litterariness and the power (in a Foucauldian manner) with a creation and an essay: *The Torso Experiment* is a short novel (from which the end has been excluded) describing the first days of the "*Magnotta Case*" while playing with the traditional romantic novelistic conventions; on the other hand, *The Text Experiment* essay shows how the use of the stereotype heartens and creates a stable world in Jean Echenoz's novel, *I'm Gone*, although its distortion beguiles the reader's expectations by admonishing long-established concepts and suggesting a poetic transcendence. Both my creation and essay imply that language is power, thus act on power itself.

**Keywords :** LITTERATURE ; STEREOTYPE ; RENEWAL ; DESTABILIZE ; DOXA ; POWER ; JEAN ECHENOZ ; *I'M GONE* ; LUCA ROCCO MAGNOTTA

# TABLE DES MATIÈRES

*L'EXPÉRIENCE DU TORSE, SUIVI DE L'EXPÉRIENCE DU TEXTE.*

Résumé.....	i
Abstract.....	ii
<b>PREMIÈRE PARTIE : FICTION.....</b>	<b>1</b>
L'expérience du torse.....	2
<b>DEUXIÈME PARTIE : ESSAI.....</b>	<b>73</b>
L'expérience du texte.....	74
BIBLIOGRAPHIE.....	99

## PREMIÈRE PARTIE : FICTION

## **L'expérience du torse**

« You got me. »  
ANONYME



La veinarde est arrivée là par hasard. Elle a un cou, une peau, des lèvres, des cheveux, un décolleté. *Welcome strangers*. Elle a, la petite, des seins d'enfant. D'où elle vient, ce n'est pas important, c'est de l'autre côté. Elle est née dans les lignes, sous un ciel rayé. Le ciel de l'autre côté je ne l'ai jamais vu. Elle, je ne l'ai jamais vue. J'ai vu sa photo par hasard et en dépit de ses choix, tout le monde en parlait, j'ai retenu qu'elle avait un cou et une peau, des lèvres et des cheveux, j'ai retenu qu'elle avait de l'enfant le torse plat et de tout le monde ce quelque chose de baisable. Elle était morte. On l'avait tuée de sexe, de meurtre, d'un amour interrompu et d'un meurtre capricieux. On nous a dit de ne plus l'étrangler, lui : N'en parlons plus. Elle, elle a répondu être née dans les lignes, que les mots c'était elle, qu'on ne pouvait pas lui enlever ça. Elle voulait se tenir derrière des lettres occidentales et hurler au passage. Hurler, je ne sais pas si elle réussira, j'ai déjà entendu bien des cris et vu trop de cadavres. Je lui ai suggéré de frapper à la porte d'à côté. Le monde de l'autre côté, sans doute lui dessine-t-il des fleurs, en mandarin ou en cantonais, du chinois je l'avoue, mais peut-être que là-bas les pleureuses ont encore des larmes.

Elle est un garçon qui en a aimé un, c'est ce que l'histoire rapporte, une histoire d'amour, de faire, on a vu de beaux films sur ça. Elle est un garçon vêtu comme aucun autre, aucune autre, c'est sous la forme d'une valise qu'elle s'est présentée à moi. Au début, je n'osais pas m'en approcher, j'en parlais mais de biais, j'avoue que son habit m'a charmé.

Je n'ai jamais vu personne à part elle porter une valise si sérieusement, c'est le nom que je lui ai donné, valise. Je pense que ça lui a plu, elle en a voulu plus. Elle est revenue pour me dire de lui laisser de l'espace. Elle m'a dit de la prendre, de front, qu'on lui avait déjà fait le coup mais que cette fois elle garderait la tête froide. Elle m'a dit vouloir assister son corps sous mes doigts, elle a ajouté que beaucoup de gens les avaient vus, son visage, sa tête, son cadavre, mais qu'ici son corps lui semblait à sa place, qu'il était élégant de le voir revêtu d'un mot, valise, elle a versé une larme.

J'ai attendu.

Pour attendre plus rapidement, j'ai essayé d'apprendre son langage. C'était la première fois que je parlais de front à une chose comme celle-là, je veux dire sérieusement. Elle m'a demandé pourquoi j'avais l'air si grave. J'y ai réfléchi et je lui ai répondu qu'elle avait raison, j'ai ri. Les valises, comme les gens, on ne leur fait pas n'importe quoi, j'ai repris mon sérieux mais détaché ma cravate. On ne se connaissait pas, ça faisait le travail, il y a des sourires plus réconfortants que des larmes. Je dois dire qu'au début on ne s'est pas tellement parlé. J'étais occupé à faire des recherches sur elle, je devais apprendre des choses essentielles, son âge, sa race, son ciel, ses orientations sexuelles, elle avait été décapitée à côté de chez moi. Je me posais des questions. Je posais des questions auxquelles les gens et Internet pouvaient répondre et elle, la valise me regardait. J'ai failli l'oublier. Je la sentais m'observer, c'était plus fort que moi, je devais ravalier son regard. Mais elle aimait entendre son nom claquer sous mes doigts. Elle m'a dit qu'il ne fallait pas avoir peur, qu'elle hurlerait si elle choisissait de hurler, et que s'ils se moquaient, elle

tendrait l'autre joue. Elle est un garçon dans le ventre d'une valise, elle est une fille dans le creux de ma main, nous l'avons avalée pour remplir l'espace.

Elle m'a dit de commencer par le début et que le début devait être le bon. Elle ne sait pas de quoi elle parle (elle a étudié le génie ou quelque chose comme ça). Je la contrarierais mais je n'ose pas, elle est morte, je sais la tête qu'elle a. Il y a de bonnes, de mauvaises lignes, j'ai essayé de lui dire, écoute, ça entre, ça creuse, ça reste, ça génère de l'envie. Le bon attire à l'autre, on saute là, puis ici, sur ceci de retouché, sur cela qui en rajoute. D'une belle et des prochaines excitantes, on ne peut se passer. J'aimerais t'assurer que ton début est le bon, que ton histoire est touchante, mais je ne sais plus de quoi je parle, je ne sais pas si tu le sais. Je dois penser au début, je vais penser au cadavre.

C'est toujours le point central, le cadavre.

Une suite d'événements conduit jusqu'à lui, une suite en découle : des gens payent des sommes pour en arriver là. D'autres, malgré eux, se retrouvent au fil des lettres en première, deuxième ou troisième page. Les pauvres, ça les écœure. Pas l'histoire, pas les événements, mais la forme que prend l'enquête, la disproportion du fait divers, les formalités obligatoires, jouer le jeu, ça, servir d'instruments les écœure. Il y a quelque chose d'épouvantable à devenir du jour au lendemain le sujet dont tout le monde parle, et cette épouvante est bien plus épouvantable que l'histoire. Sans l'agglomération de témoins mal à l'aise et de témoignages maladroits, l'histoire la plus dure n'est pas une histoire. C'est ce quelque chose d'épouvantable, ce sont ces petits riens qui

dérangent qui plaisent évidemment. Elle, elle veut un bon début, moi, je veux quelque chose d'excitant. Ton cadavre, on l'a découpé en pièces, les pièces, on les a distribuées dans le pays, j'aimerais savoir si je dois respecter les faits ou abandonner des morceaux, m'éparpiller de province en province au risque d'ennuyer le spectateur ou trancher pour une ville au risque de l'ennuyer encore ? L'opération délicate d'écrire au moins découd-elle, dépèce-t-elle, elle peut faire vivre des acteurs à la verticale, elle peut les juxtaposer dans un lieu, s'arracher des mots qui nous font grimper d'une capitale, d'un membre à un autre. Des lettres minuscules, épaisses, occidentales. Qui flirtent avec des mots pour se pendre à tout prix à leur siège. Ça les écœure.

Faut-il commencer par Monsieur ?

Nous allons bien l'aimer. Sans lui, je ne sais pas combien de temps ça aurait pris pour rassembler les morceaux, l'important n'est pas là. Avec lui, tout a commencé, on a commencé à en parler, de la valise, de tout ça, et j'ai commencé mon travail. Tant qu'un mort reste au froid, sans langue pour l'animer, l'histoire du mort sans histoire ne fabrique aucun organe sur lequel étendre ses pieds. Il faut, pour concrétiser le meurtre d'une valise, l'amener à voyager dans la rétine, dans la machine oculaire d'un autre ; là, l'image produit des images qui reproduisent des mots. Sur la valise, j'ai vu ces mots : « À Monsieur ». C'était écrit d'une écriture invisible, au jus de citron, qui devait apparaître au bout de plusieurs jours, par l'effet de la chaleur. Le ciel d'ici s'est fait une joie de servir la cause ; jour après jour, j'ai vu des gens et des odeurs et des animaux renifler. Et des éboueurs, j'avoue. Sans doute y sont-ils davantage pour quelque chose. Si je pense à la découverte de la valise, c'est l'odeur d'un camion à

poubelles et des poubelles en général qui me viennent à la tête, pas le clin d'œil d'un ciel. On verrait un beau film sur ça. Un camion suivrait son parcours habituel, on entendrait des bruits de moteur et de freins, l'humidité serait collante et les ordures, brisées. Sur le côté d'un bâtiment, on verrait un tas de vidanges domestiques, des meubles, des entiers, des brisés, des morceaux de bois cloutés, une valise. L'amoncellement ferait sacrer l'éboueur. Il ramasserait les ordures et regarderait les meubles, la valise, les meubles, la valise, il s'en irait. L'histoire se poursuivrait, samedi, dimanche, lundi. Avec le ciel et l'écriture, avec l'effet de la chaleur et les mots. Mardi, on verrait apparaître ceux-ci : « À Monsieur. » Et l'histoire commencerait là. Par les yeux de Monsieur. Il ne faudrait montrer que ses yeux (les yeux n'ont pas de sexe). Mais la caméra voudra descendre. Attirée par l'odeur des fesses, du cul, elle descendra.

On ne descend jamais pour sortir, on descend pour ouvrir sa bouche et Cyrano s'étant éteint, Heather Brooke l'a ravalé. Je dois penser au début, à toutes les façons qu'il y a d'entrer, à tous ces bâtiments, à toutes ces portes qui au fond se valent toutes.

La porte par laquelle Monsieur entre et sort est en verre. Quand il fait froid, l'automne, puis l'hiver, la porte souvent est entrebâillée à cause des locataires qui fument derrière elle. Monsieur doit dire non, stop, dehors, c'est un peu sa plus grande autorité. À l'entrée, il y a un long cendrier sur pattes et sur le mur de droite, découpé dans la brique, une fantaisie égyptienne, une sorte de personne, un visage à tête d'E.T : *Le dieu Anubis supervisant la pesée du cœur d'un mort*. À côté, une pancarte éternellement fixée : APPARTEMENT À LOUER. C'est le travail de Monsieur, une *job* : Je m'y appliquerais mieux, dit-il, le monde ne s'en désintéresserait pas moins. Le gros de mon ouvrage consiste à sortir les déchets et à accueillir les nouveaux. À l'époque des visites, et jusqu'au jour des déménagements, le gros de mon ouvrage est seulement plus gros. D'un côté je travaille pour réduire mon loyer et de l'autre pour le payer.

Il ne serre la main à personne. Il prétexte avoir trop de cœur à l'ouvrage. Mais il ouvre la porte. Aux visiteurs, aux clients potentiels, aux locataires âgés. Et à Numéro 1. J'habite la première porte sur la gauche, dit-il aux visiteurs, la 2. On monte, en montant, j'ai cru comprendre que descendait notre envie de monter. Le mot qui revenait dans tous les articles sur la chose était celui-ci : miteux. L'intérieur n'est-il pas miteux?

J'aimerais rassurer, dire que ce n'est pas tout à fait ça, que c'est quand même joli, trop tard. De toute façon, Monsieur a la réplique facile : Miteux ? non, modique. À l'étage au-dessus, il ouvre la porte. Si d'apparence elle a tout de normal, la carrure, tout, dedans, combien d'années d'organismes, combien de particules invisibles se chatouillent les tripes ? C'est une chose à laquelle on ne pense pas beaucoup en posant des doigts sur une poignée, Monsieur non plus. On y pense un peu pour se distraire mais bon, si on le visitait, cet appartement ? C'est un studio tout en longueur, au bout, Monsieur va tirer les rideaux : Grande fenêtre avec vue et balcon, dit-il. Dehors, des voix : *What the fuck I did, bitch* ? (C'est qu'ici, explique Monsieur, les balcons communiquent.)

On verra des particuliers de plusieurs races, lesquelles ? De les voir apparaître, jaune d'exotisme, rouge de différence, verte de fatigue, de les sentir arriver, poser pied, respirer, de les savoir s'établir, se planter, Monsieur n'a jamais su que penser. Des mimiques expressives, de la diction attardée, pas question d'accommoder mon numéro pour des détails de frous-frous, de zizis, de cigares, de dignité. La même ceinture pour tous au vingtième jour du mois, la même résignation, rien, chez eux, chez nous, ne nous regarde. Les locataires, de la même façon, ce n'est pas moi qu'ils côtoient, mais *Le concierge*, the one, la seule chose-être à qui dire deux mots : Hey man ! (Ta chesseuse chesse pas...). L'envie me prend de demander à Monsieur comment il fait pour avoir l'air si calme, Monsieur répond : Je me cache.

Une porte en verre, des mégots, Anubis, miteux. L'édifice, donne-t-il l'impression des tanières à renards, soue à cochons, enclos à coqs, cage à

rares ? Beaucoup d'espaces aux récits exagérés se colportent de bouche à oreille et de cuisine en salon pour remplir l'espace, encore l'édifice d'ici n'est-il qu'en brique, copie conforme des édifices avoisinants, anonyme dans un coin décontracté du monde où tout passe du pareil au même.

Réputé pour n'avoir aucune réputation, l'édifice n'en a qu'une seule : celle classée par les flics. Ça meurt, ici, explique Monsieur. Pas tous les jours, mais tous les ans, oui, toujours un déchet, un rebus restant là, sacrifié dans sa merde. Les flics, on a l'habitude. Qui ne les a jamais vus, bottes hautes, barbes trimées, queues de cheval ? Leurs performances font de l'excellent cinéma. Viens voir, ma poule, les cochons sont en face. Ils disparaissent, avenants, laissent allumer les gyrophares pour animer le spectacle et ils ressortent, et ils démarrent. Pour quessé faire, la police était là ? Bruit, voix, paires de couilles, paires de claques, caresses incestueuses, rien à voir, viens manger du popcorn devant la Guerre. Et je m'enferme. Et je m'évade.

On pense parfois que s'évader est une chose assez simple, malheureusement, on a inventé le langage. Moi, je ne m'évade pas, coincé dans mes lettres occidentales, je dois constamment penser au début et la curiosité n'est plus là. On peut se demander ce qui pousse un homme à devenir un loup pour l'homme, moi, ces questions, les hypothèses, j'ai passé l'âge d'y croire. Je dois penser au début, je vais enchaîner sur quelqu'un, les autres, ils ont toujours une idée.



Avoir une idée est une petite chose qui arrive à d'aussi petites personnes, des tonnes d'idées tombent des têtes en même temps, s'acheter une scie, se masturber avec des gants, changer de nom, vider un appartement. La plus fréquente, ma préférée : partir à genoux se faire tordre la cheville.

L'idée dont je me souviens est moins importante, moins romanesque aussi. Pour moi, comme on dit, ça commence là. J'étais étudiant, on parlait mon langage : chiffres. Une personne proposait d'augmenter les frais de scolarité, de les multiplier, genre, par mille. L'idée, comme un grain de moutarde, avait la foi : le chiffre prenait l'ampleur d'une montagne. Il suffit d'imaginer un mioche, de l'imaginer beau, neuf, de l'imaginer subitement avec le scrotum d'un vieux, à la Benjamin Button : le montant, la facture, même chose. Le montant a fait pouf, splash, boom, quelque chose comme ça, quelque chose qui dérange, ça m'a fait faire une moue, je me suis dit : Bah !

J'ai vu le film *11 minutes*, un court-métrage sur un type qui tue un autre type, qui le découpe, enculade, cannibalisme, caméra. Je me suis dit : Ça ne se peut pas, ce n'est pas réaliste, du sang, ça coule plus que ça, on dirait du plastique. Écouter celui-ci m'en a fait découvrir quelques autres, la décapitation de deux prisonniers, le premier à la scie et le second, au couteau, quand je me suis arrêté, il était question de torture animale.

À l'époque, c'était au printemps, on venait de m'arrêter en vertu d'articles qui en feraient couler beaucoup d'autres. Les articles formaient

le corps d'un Christ appelé P-6 ; en hommage à lui, je m'en rappelle, je m'étais vêtu d'une camisole de *wifebeater* et de bottes noires. Dehors, on faisait du bruit et dedans, quand tout était orchestré dans la machine, madame ceci demandait : Est-ce que la ville va tenir ? C'était une question légitime, les seuls bruits qu'on a l'habitude d'entendre sont des bruits de bouche et de pas, les premiers remplacent les mots et les seconds, les actions, la plupart des bruits, nous les faisons dans les bars. Est-ce que la ville va tenir ? Voilà un problème que Numéro 1 a dû répéter, à Monsieur sans doute, à Louise plus tard. Qui est Numéro 1 ? Personne ne le sait vraiment (il est le deuxième à être arrivé sur les lieux). Comme il a été appelé par Monsieur, Numéro 1 est l'instrument parfait du décor, une présence effacée, unie cependant à une autre par des liens invisibles qu'il me suffira de tricoter à ma guise, entre les lignes. Pour le moment, Louise, elle, est encore en dehors de tout ça. Quand elle rencontrera Monsieur, tous deux n'auront rien à se partager (la tierce personne). Si opposés qu'ils soient, et s'ils avaient une opinion, leur opinion sur le bruit serait peut-être la même : On aura les jambes molles, voyez-vous, de le porter à bout de bras, le vacarme, on le laissera tomber sur la chaussée et le pauvre restera là, couché, malade, la pluie, la neige, l'ennui, la répression finiront par le faire passer. Quelques jours après la mise en ligne du film, justement, l'actualité.

On parla beaucoup d'un concierge, d'un pic à glace, d'une valise et du diable – acclamé bientôt personnalité médiatique de l'année. Alors que quelques casseurs de rues assuraient aux incivils une couverture parallèle, on apprenait en même temps que le film, merde, était vrai. J'ai eu envie de le revoir. Je me suis dit : Ça me changera. De l'Occident, des

funérariums, des hôpitaux, du maquillage, des mises en scène, de tout ça, on m'a répondu : Tu es dégueulasse. C'est là que le mot a coulé. Narcissique.

Moi, puisque je fais partie du nombre, aussi bien me donner un nom, appelez-moi : *Le Chorégraphe*. Personne ne me donnerait un nom aussi important que celui-là, alors, je me baptise en le disant, et puis ça reste là. « Le Chorégraphe. » J'ai une théorie là-dessus, sur ce nom-là, attention, en parler aurait des conséquences. D'une certaine façon, je sais, trop tard. Toi, je te fais confiance, tu es un handicapé (muet ou quelque chose comme ça). *L'expérience du torse* est le nom de mon *one-man-show*. Ça ne veut pas dire que j'y travaille, ça veut seulement dire que j'ai quelque chose à montrer quand on me demande sur quoi je travaille. Un titre. Je le trouve bon, je m'enregistre me masturber tellement je l'aime, j'aime ça, les autres disent ça. Personne ne sait d'où vient l'idée, de ma manie à cacher un produit inachevé, peut-être. *L'expérience du torse* en tout cas est un projet officiel, par là je veux dire qu'il plane dans l'air, comme une bouée avec des ailes, avec de la viande autour des os des ailes. Officiel, ça veut dire qu'on peut le voir une fois qu'on l'a nommé, officiel ça veut dire : « dit ». C'est grave. C'est grave, mais ce n'est pas mal : le beau et le laid nous les avons annulés. Nous disons : C'est clair. Ou alors : C'est gris. Ou encore : C'est chaud. Et toutes ces choses qui sont ne valent rien, se valent toutes. La seule chanson qui revient est de se demander laquelle on va faire jouer. *Magnolia*, J.J. Cale, une histoire d'amour. Ma valise apprécie. *Magnolia, you sweet thing*.

L'histoire d'aujourd'hui ressemble à une grande bibliothèque dans laquelle les gens entrent avec l'intention de ne louer aucun livre et ressortent vidés, avec aucun livre. C'est ce qui est arrivé ce jour-là. L'équipe invitée a divisé la bibliothèque en plusieurs espaces temporairement aménagés d'isoloirs, de tables, de fauteuils inclinables et de personnel facilement identifiable. Chariots, ordinateurs, appareils de mesure, matériel à usage unique, collation, tout a été amené par l'équipe. Elle en a pour des heures. À 20h30, l'entrée sera interdite et à 22h00, au plus tard, tous ceux qui seront venus ici seront repartis ailleurs faire du bruit.

Vêtue de manches courtes, comme il se doit, une personne entre. Une table nous sépare. On parle.

L'isoloir dans lequel la personne est conduite est vraiment très intime. Elle peut y dire les vraies choses, le questionnaire est court et les questions générales, tant pis. Elle noircit ses réponses d'une main et se gratte l'index de l'autre, on vient de lui prélever une goutte de sang. La femme à l'entrée avait dit : C'est OK. Elle lui avait remis le questionnaire ainsi qu'un dépliant : *Ce que vous devez savoir avant*. Elle ne l'a pas lu, elle ne le lira pas, elle mourra.

Tantôt un isoloir, maintenant un cubicule : assis derrière une table, l'homme qui la reçoit est un vieil homme à la peau grise, passant davantage pour un bénévole costumé que pour un médecin en fonction. Je suis médecin, dit-il. Il prend le questionnaire qu'elle vient de remplir, le

regarde d'un œil rapide. Il prend un autre questionnaire, voyez-vous, dit-il, je suis content de vous voir. Il ajuste son sarrau et se met à jouer du *chewing-gum*. Le cubicule est étroit, il fait chaud. La pression augmente notre pression sans qu'on sache, le médecin au moins la prendra, je la prendrai, dit-il. Je dois vous poser des questions (simple formalité) après, c'est bon. Avez-vous déjà accepté de l'argent ou de la drogue en échange de relations sexuelles *et cetera* ? Le médecin tranche : Bien. Il met le questionnaire de côté et prend la pression, le pouls, la température, bien, vous n'avez qu'à signer. Il lui tend son stylo, elle ne les regarde pas, le médecin et son stylo, elle regarde le questionnaire auquel elle a dit non, elle signe. Elle remet le questionnaire au médecin, non, dit-il, je dois m'absenter. Vous passerez un examen de conscience, jeunesse. Quand je serai sorti, vous regarderez ça. Vous repenserez à mes questions, vous y repenserez bien. Je veux vous offrir la possibilité de dire la vérité une dernière fois et voici ma carte. Elle ne répond pas, il répond : Vous collerez l'autocollant approprié dans cette case. *Oui, utilisez mon sang, Non, n'utilisez pas mon sang.*

Situé à quelques pas de là, un café. Assis seul à une table, près d'une fenêtre qui lui renvoie son reflet, un jeune homme. Il ne boit pas de café, il a des dents blanches, il boit un jus de légumes et de fruits choisi pour ses carottes qui donnent bonne mine. Derrière lui, une porte. Elle s'ouvre et se referme, y entrent, y sortent des gens auxquels il ne fait pas attention, des courants d'air qui agacent ses mèches. Le jeune homme lit, doit tenir son journal à deux mains pour le lire. Quand il ne se regarde pas dans la vitrine, il a le regard imprimé dans l'article. C'est qu'on y parle

d'art, c'est que lui-même est un artiste. Des noms, il en a eu plusieurs, et des visages aussi, transformés par la chirurgie. Nous l'appelons : Le Comédien. Certains préfèrent : Le Roi de la Comédie. Tout le monde le verra quelque part par ici, comme moi, c'est un local. Son dernier numéro sera grandiose. Une semaine plus tôt, à la répétition générale, le chef-d'œuvre a fonctionné et cette nuit, on l'achèvera, après quoi Le Comédien devra partir. Partir pour lui est une routine, un montage. Pour être pendu à toutes les lèvres, pour être contesté, dénoncé, renié et pour avoir l'air grave, il faudra taper fort, plus fort que l'actuel tapage et ce sera du grand jeu, justement, du spectacle. Quand il aura terminé sa besogne, il s'inclinera : Tout le plaisir est pour moi.

Il sort.

Sous le verre de jus, le journal est ouvert. En me penchant vers lui, j'apprends qu'une artiste d'ici conçoit pour moi des poupées d'enfant à l'aspect réaliste. Brunettes, rouquines, blondinettes, les coquines ont des cheveux ou du poil de chèvre, des cils piqués dans une peau magnifique, parfaite de taches, de veines, de rougeurs, de cicatrices. De quoi se faire petit.

Un meurtre, du bruit, un édifice. Monsieur, Numéro 1, Louise. Et moi. Quand j'ai commencé mon travail, je disais : J'écris. Puis j'ai préféré dire : Je peins. Mais j'ai changé pour : Je trace. Ou était-ce je dessine ? J'ai changé, assez de fois pour conclure : Je bouge. Et résumer par : Je parle.

Du temps qu'il fait, beau, du temps qu'il a fait, beau, je parlerais bien mais j'aime trop les débuts. On ne sait encore rien de l'histoire, moi, J.J. Cale, ma valise, on n'est pas pressés, *L'expérience du torse*, ça passera. Quelqu'un qui veut s'en prendre à quelque chose aujourd'hui doit laisser la météo de côté. La météo n'est du côté de personne, n'est plus contre personne. À l'atmosphère, je ne dis rien. Je ne lui dis pas : Viens. Je ne lui dis pas : Suis-moi. L'atmosphère est ma chienne. Je peux boire du scotch en écoutant J.J. Cale, *who gives a fuck* ? On ne regarde plus, on ne lève plus son nez, on est à la retraite, c'est tout, tout autour, et c'est comme ça. La valise, vous comprenez, je n'ai pas saisi pourquoi elle est venue me frapper, moi, je lui ai pourtant fait mon *speech* : Écoute, Le Chorégraphe est quelqu'un d'assez laid et prétentieux, parce qu'il est quelqu'un (un Hercule Poirot). Pas méchant, je ne dis pas ça, mais peut-être lui-même. Il n'a pas d'adverbe sensible ni d'émotion précise, il collectionne la vaisselle, la vie, c'est ça, est un conte qu'on lui conte juste trop, enfin, pour tout te dire, ton histoire, elle l'emmerde. Et vlan ! On a les droits ! J'ai eu les droits ! (C'est à ne rien y comprendre, j'ai mal au monde devant mes yeux quand je me regarde.)



On m'a dit : Tu ne vas pas écrire ça ? Tu ne vas pas faire un numéro de ça ? J'ai répondu : Que personne ne bouge, je sens venir des personnages. Alors, on n'a pas bougé, et je me suis dit : C'est ça, c'est nous, dans un cliché. Souriez, ne souriez pas, je nous respecterai, elle, ma valise, nous regardera, moi, je serai respectueux envers moi, je ne dirai pas les mots *c'est épouvantable*, *c'est merveilleux*, je dirai les mots épouvantables et merveilleux de ma condition, les mots plats écrits dans le miroir, le mien. Je ne dirai pas pour ressentir, mais pour sentir l'histoire, la nôtre. Parler pour me rappeler de mourir un peu plus toutes les fois où j'entends, où je m'entends, chargé d'histoires, c'est ma distorsion de Chorégraphe. Je suis flexible, grand, mince, mes mouvements me donnent l'allure d'un comédien mais je ne varie pas, mon corps forme une banane, mes yeux, j'aurais des yeux expressifs si je levais la tête parfois, ailleurs que devant mon miroir.

Je me suis dit : Il faut qu'ils soient là et qu'ils me regardent (*it's the only thing*).

Louise est assise sur la gauche, si elle a l'air ennuyée c'est qu'elle regarde autre chose, ses jambes sont un peu écartées. Le jeune est au milieu, il me regarde, moi, son chat n'est pas là mais je voulais le nommer. Sur la droite, Monsieur, jambes, j'aimerais ne voir que ses yeux, je les vois derrière un feu bleu, jaune, orange, rouge, c'est la nuit. Louise a le teint chaud, Monsieur n'a pas de teint. Y'a p'têtre des guimauves. Je peux observer des puces, des mites, du poil, de barbe, de cils, de cheveux, de pénis. Louise, Numéro 1, Monsieur, je tourne dans leur axe. On me regarde, les regards, les oreilles, le reste, tout converge vers moi. C'est comme *Tout le monde en parle*, de soir, de nuit, dehors, plus gros, à la

lumière d'un feu et puis non, d'un phare. Et on me dit : C'est ton heure à toi. (C'est leur question qui tue.) *Well*, peut-être que j'irai. Là-bas, arrêtons de mentir, c'est comme ici, ça pue le pipi et du reste, on a l'habitude. Je peux *speak english*, dans les autres provinces, je peux *ask questions*. *What's about the dead guy?* L'accent me va bien (chien de Français).

Un meurtre, du bruit, un édifice.

Vacant, l'appartement sent la belle province. On y buvait chaque soir, après le travail. Monsieur disait allez, assez. On s'asseyait, le front ruisselant du récurage accompli, la mine un peu minée, on pouvait fumer, passe-moi une clope, une cigarette mais sans parler, on sentait que déjà on en avait assez dit, ou alors quelqu'un faisait une blague ou rotait. On avait arraché le plancher. Une fois, quelqu'un s'est mis à frotter le frigo et moi ou Monsieur, on a dit que le sang, non, bon, assez. On allait aussi devoir changer le bain, les lavabos, la peinture, tu vois ? On ferait de l'endroit quelque chose de soigné. Parfois, Numéro 1 passera dans les parages comme ça, dit-il, pour voir. Monsieur le regarde alors et allez-hop, sans compliment mais poliment, Numéro 1 dégage. Ce qu'il s'est passé entre eux deux, on verra.

Un cadavre est retrouvé dans le parc. Face contre terre, il aime le gazon un peu vert, un peu jaune, un peu plein de roches et pas moins rempli de fourmis rouges et il n'a plus de visage. La mort n'est rien, ni blessure ni violence, pas même sentiment. Étendu sur l'herbe en-dessous de quelques arbres, le mort s'est endormi en respirant, conscient d'être aux abords du coma, jusqu'à ce que le souffle claque. C'est le onzième cette année.

La partie visible du visage est restée rose. L'homme est rasé de près. La peau est jeune, la joue demeure belle, ronde, comme assise sur l'enfance, on veut palper, le mort est beau. Quelqu'un un jour a désiré cet homme, cet homme est un cadavre. Une joue un jour a caressé la sienne, des ongles l'ont effleurée, des ongles vernis, achetés, jetables. Des lèvres embrassent des lèvres, elles embrassent un pied, une roue et c'est un jour la dernière fois, la dernière chose qu'elles embrassent, quelqu'un a-t-il fait les poches du cadavre ?

Il n'a pas de poche, pas de pantalon, pas de sous-vêtement. Il n'a pas de chaussure, c'est un moindre souci, il manque deux jambes au cadavre, on l'a jeté ici, respirait-il après amputations ? Des corps se débattent sous des draps, s'arrachent les positions, ils font l'amour comme des bêtes, se défont de ce qu'on a, feuilles mortes et chansons plates. Des images du mort reviendront quand on jouira, qui a arraché le pénis du cadavre ?

Il n'a pas de poche, pas de main, pas de bras ni de chocolat, c'est un moindre souci, il manque un corps au cadavre. Jusqu'à quand a-t-il respiré ? Lui avait-on déjà fait les poches ? lui avait-on déjà coupé ?

La mort n'a pas d'odeur, elle ne rôde pas non plus. On dit ça pue la mort, ça sent la mort à plein nez, mais elle n'a ni jambes, ni peau, ni glandes sudoripares. Le tout serait au moins de laisser cela au disparu mais on aime bien prendre sur nous, on a ça dans l'âme, on veut des légendes, il faut que ça parle. On ne va quand même pas rester ici à faire le mort, et d'ailleurs mourir ce n'est peut-être que ça : intervenir dans la vie d'étrangers.

Le témoin a pris la voie rapide en coupant par ici, voilà, il ressemble à quelqu'un de bien, c'est un jeune, un cogneux de casseroles, un contestataire, un gratteux de guitare, un *bum*, tu parles ! il est écœuré de perdre son temps, il est gelé à en perdre la tête (il braille).

On installe banderoles à mots noirs sur fond jaune. Il faut marcher en suivant une certaine logique, laisser notre empreinte où on va, il y a des artistes dans chaque succursale. La médecin légiste prend des notes, la mort lui inspire des vers, le jeune homme a une peur très bleue à cause de l'inspecteur très morne, il fait beau. Un policier mange des peanuts et boit du café, il traîne des arachides parce que le sel fait boire et que, les mains occupés, on a l'air plus utile et moins constipé. Quel a été le dernier repas de la victime ?

– Et l'hypothèse du suicide ?

– Tais-toi.

On s'improvise des poubelles, on jette nos gants, écailles de peanuts et poches de thé. Quelqu'un vomit. Un préretraité au-dessus des émotions veut aider, répète après moi, dit-il, le hibou bouboule, le coucou coucoule, le serin sereine... le coq coquerique, oui, mais le coq de bruyère, lui, dodeldit... Le mort se fera jouer dedans, et dans l'histoire, sa tête se fera

rassembler des bouts de vie par un inspecteur blasé et des bouts de cervelles par une médecin rigoureuse, mais austère, il n'y a rien à voir. Une policière au matricule inconnu jette son mégot sur le sol et jette un coup d'œil vers le témoin, mourir, pense-t-elle, c'est surtout triste pour lui.

Les grandes personnes costumées ont utilisé les mots drame, catastrophe, désastre, malheur, tragédie, folie. Dans la scène suivante, elles ont souri. Les scènes, les deux, ne donnent ni quelque chose ni rien du tout, c'est normal. C'est plus facile de piger un mot dans son chapeau que de changer incognito de masque, le masque est assez immense, les mouvements seraient gros. À la télé en tout cas ils avaient l'air de trouver ça important, nous on a dit, je ne sais plus, *lol* ou quelque chose comme ça. Encore faut-il les prendre pour ce qu'ils sont, nos derniers comédiens. Le mieux serait de les changer constamment mais bon, le spectateur, au moins, on ne le prend pas pour une valise ici. Et si l'histoire du mort a moins d'importance, au moins parle-t-elle de nous.

Dans le spectacle que je monte sur la chose, la mort à ce moment-là je la fabulais, c'était dans ma tête seulement qu'on retrouvait des cadavres. Mais l'événement est arrivé. Ça nous a fait quelque chose, on était à sèche depuis le décès de Gros Jambon, notre Jean Valjean national. L'événement m'est arrivé sur un plateau. Qu'on déniche la pièce manquante dans un parc ne m'a pas tellement impressionné. Ce qui m'a fait lever l'oreille : les mots bizarres que les gens se sont mis à piger, c'est épouvantable, c'est monstrueux, du jamais vu, du cinéma, de l'horreur.

Maman se rasait et papa faisait la cuisine. Le rasoir de maman faisait tac ; toc, c'était le couteau de papa. Le rasoir frappait le bain, plusieurs fois, s'arrêtait, repartait, le couteau, régulier, donnait la mesure au rasoir, toc, toc, toc, le couteau métronome brisait le bois, le martelait,

doucement, on aurait dit, au ralenti, qu'il le battait. Mes doigts qui ne sont jamais loin transcrivent, tripotent, s'harmonisent avec les bruits, les jambes de maman, les doigts de papa, mes doigts écrivent en retenant leur souffle ou une décharge, la plupart du temps, les doigts retiennent ce qu'ils gardent. Maman était morte. D'inquiétude à chaque fois. Morte pour ceux qui allaient y rester, y laisser un bout de leur peau. Elle regardait la télé en pensant : Mon Dieu. Papa, qui était un peu charcutier, ne laissait s'échapper aucun morceau, n'en condamnait aucun, ils sont tous condamnés. Il se léchait les doigts en pensant : Le travail. Quand il regarde la télé, c'est un peu pour souffler. Regardez-moi cette mère qui soupire, ce père qui respire, et lui. Lui, ce jeune Chorégraphe, cet imbécile qui insiste sur les bruits, qui mange du bruit, tous les bruits que font les autres, les autres qui sont des mouches, qui dans sa bouche sont des boules de papier, sec, ça fait comme un bruit sec. L'horreur. L'horreur est un mot que j'ai appris de maman qui n'arrête plus de le prononcer (elle a de la vie, la mère). J'ai dû le chercher, c'est sûr, je l'ai noté très vite, je le trouvais joli, mélodieux, symétrique.

Ma valise est vraiment une valise. Pas quand on la tue, mais quand on la trouve. Elle a l'oreille qui siffle et des photographes personnels. On la met dans un coin avec d'autres objets mais c'est elle la vendeuse, la une, *the one*, on dit : Elle a de la gueule (il en manque la pièce maîtresse). Un mois plus tard, quand on la retrouve dans le parc, 1<sup>er</sup> juillet, ça déménage. Pour Monsieur c'est une bonne journée. Il apprend la nouvelle entre les allées et venues des anciens et nouveaux locataires (plus de départs que d'arrivées). Heure après heure, quand il le peut, il regarde le bulletin de

nouvelles, comme à l'école. Il pense caca, mauvais, pas bon, des mots comme ceux-là et le même pourquoi qu'il s'est posé un mois plus tôt lui revient au bord des lèvres, comme un cigare. Il crache sa fumée au moment où Numéro 1 le dépasse, les deux, ils s'accordent un regard poli, pas davantage. Un mois plus tôt, ils se seraient accordés plus, mais là. Le dernier mois, ça fait mal. J'écris ça fait mal mais j'imagine seulement qu'on en est là, les départs, moi aussi, on sait bien. L'histoire, de toute façon, commence avant ça.

La première fois que j'ai vu Monsieur, j'ai vu de Monsieur son œil, non, son regard ou je ne sais plus, sa bouche, sa mâchoire. On n'y distinguait pas grand-chose, à vrai dire. C'est un appartement une pièce, au sous-sol, une presque tombe de format 1 ½ rehaussée d'une fenêtre, c'est frais. Sortir prendre un café ne s'était pas passé comme prévu : Les bonnes tables sont prises, avait-il pensé. Et il était parti. On est entré par sa fenêtre, léger, on a posé un pied sur son divan-lit, puis un autre, l'autre n'a rien senti, n'a pas bougé, on a senti l'odeur du café, son excitant, et tout de suite on est tombé amoureux de lui, dommage qu'on doive le tuer. Ce jour-là c'était mardi. Mais ça ne faisait aucune différence. J'allais l'apprendre plus tard.

Je me suis présenté. J'ai dit : Peut-être qu'on devrait le faire ? Assez ennuyant, somme toute. On est juste resté là. Qui est Monsieur ? Mordante, profonde, la question des casse-couilles en met plein la bouche. Est-il un mammifère à peau sensible et fourrure rase ? Il est apparu, c'est tout. À la valise, à Numéro 1, à la police, aux journalistes, en ondes. On a fait des capsules avec lui et des entrevues dans lesquelles il décapsulait des bières. Un buveur sans excès, un fumeur sans fierté. Un



type. Peut-être un pédé. Je me suis dit : C'est *cool*. Les dégueulasses, c'est les autres, les Valentin. Lui, pensons-nous qu'il aima Marguerite, sa sœur, sa Marguerite ? Il souhaite la rouer de coups et lui souhaite de conserver pour elle ses larmes, après quoi, il mourut. Une ordure, une vraie. Ma valise, elle, on l'a droguée avant de lui couper une roue *et cetera*. Ce qu'on lui a dit avant, pendant, après, aucune idée. Les mots, on ne les avait pas enregistrés, on les avait remplacés par d'autres. Des guillemets, des notes, une atmosphère. Les mots, on les avait tus pour le fantasme, pour les entendre mieux. Chaque matin, Monsieur lève la tête et demande au ciel : Quel mot ? Parfois le mot nuage, d'autres fois le mot gris, autrement il fait beau.

Savoir le temps qu'il fait et s'habiller en conséquence du temps se voit chez certains. Le voisin de Monsieur a des souliers d'été et des chemises de plage, il porte, selon la saison, du jaune printanier ou du mauve hivernal et peut porter, selon son humeur, d'autres choses originales. À un couloir de distance, Monsieur habite en face. Chaque jour, il décroche de sa penderie un tissu neutre, ample, il s'accroche à une couleur passe-partout comme un bleu, du blanc, du noir, rarement une chemise. Le ciel n'affecte plus Monsieur depuis longtemps et vice-versa. Depuis longtemps, Monsieur regarde ses vidéocassettes les rideaux baissés et le ciel, lui, je ne sais pas. Les vidéocassettes, je me demande lesquelles il regarde.

Je copie des films à héros, répond Monsieur. Je joue à copier des indécences. Mes vidéocassettes, je les empile dans mon garde-robe et sous des piles de vêtements, plusieurs fois par jour je viens m'assurer qu'elles poireautent, jouent aux mortes, qu'elles restent. Tout le monde ne peut pas comprendre tous les goûts de tout le monde.

Monsieur et le ciel, les deux se défient une fois par semaine ou par mois, deux fois la quinzaine, c'est comme une montée de testostérone ou de lait, *hop*, le Monsieur a des éclairs dans les yeux et le là-haut a une tempête dans la voix, ça mord, ça jure, ça hurle, ça s'envoie des bêtises à tour de bras et tour à tour c'est la faute de l'un parce qu'il chiale, de l'autre parce qu'il chiale. Caché derrière ses murs, Monsieur a l'avantage du pion, la stratégie du joueur d'échec, il peut attaquer le ciel à découvert

aussitôt que ses yeux sont ouverts. Mais s'il se réveille d'humeur perdante, rien à faire, le ciel ne révèle plus (il couvre), le vent ne caresse plus (il décoiffe), l'air ne sent plus (il pue), on comprend que c'est le déséquilibre de tout un vocabulaire de base, gris, bleu ou soleil sont remplacés par un seul mot : couvercle. D'où l'importance d'une formule. Pour foncer. Un pas, un autre, un pas devant l'autre, cowboy. Encore : Un pas, un autre, un pas devant l'autre, cowboy. Encore, cowboy, la formule fera effet, la magie va opérer – opérer le temps en répétant la rengaine devient plus souvent qu'autrement la seule chose qu'il fasse, une mesure, deux mesures, trois mesures de café, la machine, la *máquina* est en marche, Monsieur en sous-vêtements, ça commence.

Il boit son café en exerçant sa force primaire, chaque matin Monsieur endure des crampes infectes. Il retarde, il retarde, il retarde jusqu'aux dégâts et court aux toilettes. Ce jour-là, pauvre Monsieur, l'expérience est moins assumée. La machine est dur à mettre en marche, j'ai passé la journée d'hier à l'envoyer en l'air, dit-il, je voulais la tester. Il a une anomalie au niveau de la fesse droite, en forme de bouche (l'ecchymose fait mal). Le mieux est de ne pas en entendre parler ou de s'en vanter à une personne de choix comme un groupe sélect, justement j'ai un ami. C'est un ami hygiénique qui habite avec ses choses, ses souvenirs qui lui font faire ses choses, chez lui, porte 1, moi c'est 2. (Ils se sont rencontrés en juillet dernier, barbe à barbe dans le couloir, depuis Monsieur espère que Numéro 1 va rester.)

Il ouvre la porte du frigo. Il sort.

Les matins préférés de Monsieur sont sans espoir. Sans espoir, mot inexistant, rien à voir avec le désespoir. Ces matins-là sont complets,

inconjuguables, indivisibles, ils ont l'indépendance du café noir. L'espoir, au conditionnel, c'est la petite cuillère, la main absente de sa chère mère qui mélangeait café, sucre, crème en allongeant sa vue par la fenêtre. Rien, ces matins-là, n'attristait plus Monsieur, rien ne le fatiguait plus que de voir sa mère. Il a fallu s'en débarrasser.

Il ouvre la porte du dépanneur. Il paye. Il sort.

Un berlingot de lait coûte un dollar et quelques sous, il vous manque quelques sous, avait dit le caissier. Je m'en rappelle, explique Monsieur, il avait un tampon de ouate collé sur le bras. Une peau dorée dite jaune, un visage jeune dit beau, le genre de personne qu'on a envie de toucher.

Je me retrouve ici à ma place. Si j'aime ou si j'aime pas, va savoir. On n'y pense plus, je m'arrête rarement pour me demander si ça va. Seul sur mes marches, c'est vrai qu'il y a des gens, des choses, des écrans, des rayons, des ondes. Je peux piger ce que je veux, je peux choisir mes haines. Debout sur la dernière marche, je pourrais avoir envie de sauter et d'aimer ça. Je pense au début, à toutes les pistes que je n'aime pas, j'en creuse, je creuse dedans elles, leur tombe, mais ça. J'ai aimé Monsieur, après tout, c'est un misérable. Il lui fallait de l'amour, à lui aussi, en tous les cas de l'attention.

Il m'a demandé : Le connais-tu, le voisin ? Il est arrivé comme ça, je l'ai vu avec sa clé, il jouait dans la serrure, de l'autre côté. Moi, j'ai tourné la tête vers la porte et j'ai pensé à lui, Numéro 1, le deuxième à être arrivé sur les lieux. Je ne le connais pas, non. Le type aux souliers d'été et chemises de plage ? C'est ça, a répondu Monsieur. Le type a la Molle, je veux dire : au chat. Mais on l'appelle comme ça : la Molle, Pâte Molle, on comprendra qu'il est gros, poilu. Numéro 1 fait plus jeune, plus en santé. Il a une jolie veine cave et d'aussi jolis grands fessiers. Il est blanc, masculin, hétérosexuel ou presque. Il possède un permis de conduire valide, maîtrise l'anglais et cohabite avec Silence. Numéro 1 n'a pas de petit nom, lui. Le seul qu'il ait provient de l'étrange grognement que lui offre parfois l'animal mais Silence parle peu et, quand on a l'impression qu'il le fait, son bruitage ne semble dire qu'une chose : J'ai faim. J'ai faim est peut-être le petit nom de Numéro 1.

– J’éteins le four, je regarde ma clé, je mets la clé dans le trou, je tourne la clé, je la retourne pour être sûr, la porte est barrée : voilà tout ce que je sais dire, Monsieur. Des petites choses qui ne bouleversent pas beaucoup l’univers. Soulever des mondes, soupeser des mots, articuler des remâchements, tout cela est bien beau mais la femme ? *Just wanna see.*

Il n’y connaît pas grand-chose, bien sûr. Quand Numéro 1 utilise un mot, le mot se sert de lui ; s’il doit l’expliquer, je n’y arrive pas, le sens dans la phrase est adéquat mais la définition m’échappe, ainsi je réponds d’un synonyme et le manège, la ribambelle, les tracas se poursuivent, le truc prend des proportions qu’on n’imagine même pas, dictionnaire dans un condom extra large. Les choses sont ainsi mais aussi elles bougent, on se donne des conseils, un jour Monsieur propose : Pratique. Même si la vie amène son lot de défis, laver la vaisselle à l’eau froide, d’imprévus, éternuer en se brossant les dents, de déchirements, la margarine, le beurre, pratique. *If you wanna see, boy*, pratique. Ainsi, par la fenêtre d’où sort Silence s’échappent maintenant les gymnastiques linguistiques de Numéro 1, parfois au même moment. Seul un coup de fil peut l’interrompre. Du genre flexible et du nombre poli, Numéro 1 demande un instant et ajoute s’il vous plaît. Il dépose son balai, s’allume un mégot, s’assoit. Le plus naturellement du monde, il se plie, se laisse couler, s’écoute fumer. Si l’interlocuteur répète : Donc, ça vous intéresse ?, Numéro 1 se redresse et raccroche, déconcerté, allez-hop, balai. De tous les coups de fil, Numéro 1 espère particulièrement ceux de sa grand-mère, qui n’appelle plus malheureusement, décédée l’année dernière. Des sondages toujours trop courts, des laveurs de vitres toujours pressés, des

journaux pas du tout en faillite ont pris le relai. Parmi tous les échanges auxquels il est confronté, ces échanges concrets sont ceux qu'il préfère. Numéro 1 aime les questions directes, les choix de réponse A-B-C ou D et la possibilité de répondre B spontanément (« Plutôt satisfait »). Ce ton conciliant de bout de monde, ouvert au rythme de chacun, Numéro 1 l'apprécie quand il vire derechef à l'autre question, sans clignotement, sans heurt, comme humainement. Numéro 1 aime les femmes, les hommes, qu'il appelle les humains. Sur ses murs cependant ne sont épinglés les clichés d'une Ceci ou les œuvres d'un Cela (la tête d'une Marilyn, le torse d'un Jim, le *finger* d'un Johnny). La couleur, un bouquin, une chandelle, quatre pattes, une ampoule, la table, *Kleenex*, même un cendrier vide, défend Numéro 1, est un recueil de nouvelles, une armoire à vers. Le nom d'un objet, dit-il, a une texture historique, un tatouage intemporel : il suffit de bien peu pour se remplir une encyclopédie actuelle, un appartement de remontoirs, une décoration factuelle. Chaque chose est ordonnée, même quand elle ne l'est pas. La cendre sur la table, le journal sur le plancher, le couteau dans le lit, le crayon dans l'évier. Numéro 1 n'a besoin d'aucune affiche puisqu'il a toute image, voilà ce qu'il explique quand on vient le voir, en l'occurrence, on ne vient pas. On cogne à sa porte pour implorer sans bonsoir son loyer ou racheter sans bon sang son salut, une chose à la fois, chaque mois. Entre temps, Numéro 1 fait du lavage très tard et mange très tôt du congelé, autrement, il allume la télé.

Un terrain vague. Deux hommes. Le premier lance le *frisbee*, le second le reçoit au visage. *It's no fun if you're dead. Slow down on the road.* Pour quelques milliers de dollars, un spot publicitaire de 22

secondes génère au mieux un manège émotionnel composé de grimaces, de crispations, d'asphyxie, le tout dans une suite d'interjections du genre : « oh », « ho », « ah », « ha », « huum ». Action : la mort. Réaction : l'effroi. On y pensera à deux fois avant de prendre le volant mais comme la deuxième rationalisera la précédente, on le prendra. Réalistes, surréalistes ou humoristiques, stratégiquement dramatiques ou logiques, les publicités, aucune n'améliore le bilan routier, toutes légitiment la législation, le contrôle, la répression. Conclusion : s'acheter un nouveau char. Qu'on l'aime ou qu'on ne l'aime pas, la télé donne des idées mais le mieux est de ne pas en avoir, jour après jour, l'actualité nous apprend ça. On y parle d'un homme poignardé par un autre pour avoir refusé de lui donner une cigarette, un instant l'histoire plait à Numéro 1, un instant s'il vous plait, il éteint la télé. Le crayon dans la bouche, l'agenda sur le sexe, Numéro 1 n'est convaincu de ne tirer qu'une ligne de cette histoire, de lui sucer un paragraphe tout au plus. Quelques pas intéressants, la plupart prévisibles, et une boucle inévitable : un jeu de mots sur le tabac. Cherchons encore. Il a noté : « Jeudi : sang. » Son agenda est rempli de pistes comme celles-là. Ce sont des mots-clés qu'il apprend pour préparer sa sortie de ce soir. S'il a à parler, il pourra commencer par « Savais-tu que...? » et enchaîner sur un mot-clé. La collecte de sang est un bon morceau mais pas vraiment, le problème est le contexte duquel elle émerge. Sa cause – pire, sa cause exacte – ne le touche pas vraiment et lui semble compliquée – pire, complexifiée. J'aimerais dire *c'est cela*, mais ce serait en citant un autre mot-clé dont le sens m'échappe, mieux vaut ne pas trop en parler, n'en parler par du tout. Au cas, il a quand même mémorisé certaines expressions, facture salée, police, P-6, est-ce que la



ville va tenir ?, ça lui donne envie de fumer. Il doit y avoir plus sexy, plus poétique, pense-t-il. Montent en lui des envies opposées, celle de goûter à la contestation nouveau genre et celle de se masturber.

On cogne.

C'est Monsieur qui tient deux tasses de café dans ses mains, excuse-moi pour le bruit, dit-il en montrant ses bottes de cuir. Entre, entre, dit Numéro 1 ; deux laits, deux sucres, répond Monsieur mécaniquement. Il tend la tasse et glisse des yeux de Numéro 1 à ceux du chat, la couleur des murs est relevée : C'est blanc. Sans balayer la pièce du regard, Numéro 1 répond par l'affirmative : Blanc. On avale du café pour noyer l'embarras et pour l'achever Monsieur reprend : Je n'aurai pas beaucoup de travail après ton départ. Alors, on parle. On parle d'ici et d'ailleurs, de déménagement et de voyage, de projet et de rêve, de carte et d'intérêts, d'endettement. Non, dit Numéro 1, je ne partirai pas. Alors, on parle. On parle d'ici et de maintenant, d'emploi et d'emploi du temps, de carte et d'intérêts, d'endettement. Non, dit Numéro 1, je ne sors pas souvent, seulement, voilà... Alors, on parle. On parle de filles et de femmes, de gars et de filles et de Silence qu'on aime beaucoup mais, mais... Ce dont je rêve le plus n'est pas de faire l'amour à une femme, mais d'en baiser une et une autre après elle, sans me laver entre les deux et sans qu'aucune des deux le sache. Bien. Tu devrais essayer les sites de rencontre, propose Monsieur. Si ça marche, tu te masturbes juste avant.

Quand Numéro 1 coupera ses cheveux, sa vie sera différente. Il s'arrêtera quand il croisera un miroir, il ralentira quand il rencontrera une vitrine, il se penchera quand il trouvera une flaque d'eau, on le verra même devant des rétroviseurs à se vérifier le profil. Numéro 1 s'accommode en ermite, anonyme sous un voile de cheveux secs. L'haleine épaisse, le front gras, les sous-vêtements tombés sur les médias sociaux, il espionne les photos de ses anciennes camarades d'école et se masturbe sur celles des plus jolies. Amélie noire, Émilie blanche, Isabelle rouge ; Amélie les fesses, Émilie les seins, Isabelle les lèvres. Pas besoin d'être inventif pour beurrer des *Kleenex*. Je les jette.

Il se tourne vers sa Molle qui l'observe du haut de leur lit. Il se lève, relève sa fermeture éclair, Silence baille. Il se passe une main dans les cheveux et c'est une dizaine de cheveux qui y passent, le plancher les rattrape. Silence entreprend son toilettage et Numéro 1, pensif, renifle le bout de ses doigts. Il s'allume une cigarette et s'assoit près de l'animal en lui enfonçant une main dans le poil, agressé, Silence dégage. Pour aider l'octogénaire à descendre du lit, un système composé d'un banc et d'une petite table divise la hauteur en trois marches. L'octogénaire les descend. L'octogénaire les regarde. L'octogénaire les remonte. Numéro 1 dégage. Bien des personnes, calcule-t-il, cherchent à monter de podium en podium en quittant les bancs de l'estrade. Grâce à Dieu, des scientifiques créent des espaces pour démocratiser le pouvoir. Quelques machinations font d'un vous un nous royal et du pluriel de majesté, une fanfare. L'égalité

entre les individus étant totale, ne reste qu'un détail à régler : l'égalité des partages. D'autres experts – au nom d'Allah – raffinent les technologies pour remédier aux disgrâces ; tout le monde, aujourd'hui, peut occuper l'espace le temps d'un faire-part. Numéro 1 anticipe que le nombre d'exemplaires vendus de Numéro 1 sera au moins respectable, peut-être important, assurément colossal. Devenir un personnage est une entreprise exigeante dont l'achèvement ne doit pas préoccuper, sans quoi on ne l'entreprendrait pas (celui qui a dit cela aurait eu une femme et vingt-sept maîtresses). N'ayant ni femme ni maîtresse, ayant pour seul maître et ami sa Pâte, Numéro 1 estime qu'en peu de temps son capital de plaisir doublera.

Se créer un profil demande à tous un minimum de savoir-faire et à Numéro 1 un maximum de recherches. Pour magasiner les conseils, il navigue de forum en forum, passe de l'analyse scientifique aux faits réels, conseils de Mimi, courriers des lecteurs, degré du zodiaque et signe chinois. Quand il pourra parler de lui en toute connaissance de cause – le sens de son prénom, son type de personnalité, la couleur de son aura, l'oiseau qu'il serait, le chat qu'il serait, le chien qu'il serait, la pierre qu'il serait, la voiture qu'il serait – il rédigera un texte qui le met en valeur, il choisira une photo qui le met en valeur et il se mettra en valeur. Le stratagème assez simple – se vendre comme personne et se montrer unique comme tous – se simplifie en un seul impératif : en dire le moins possible. Rassuré par tant d'expertise, mais conscient de n'en posséder aucune autre, Numéro 1 poursuit : « Évitez le mot enfant qui ne fait jamais rire et le mot *lol* qui ne fait de personne un humoriste. Évitez : CALVITIE, NON MERCI ! » Il change : PAS DE PHOTOS, PAS DE RÉPONSE par :

pas de photos, pas de réponse et : GROSSE, PASSE TON TOUR par : grosse, passe ton tour, qui sont tous deux plus polis. Condamnant les pseudonymes Beau en chien, Mâle ici et l'horrible Vive et laisser vivre, je suis Number Want, dit-il.

Numéro1 a la peau blanche, les yeux rouges et les cheveux en bataille. Il n'est pas présentable mais il est différent, il se présente donc ainsi. Ni fumeur ni portier, personne n'est là pour l'accueillir. On ne se présente pas.

À l'extérieur, une chaise. Destinée à tous, réservée aux clients. Elle est comme toutes les chaises, rien de particulier, forcément différente. Il s'assoit. Les voitures qui ne sont pas garées préfèrent rouler. Elles avancent. Les yeux jaunes, la tête dans l'ombre, le ventre affamé, *vroum*. Numéro 1 aime regarder ces ferrailles mobiles, privées d'oreille, condamnées à errer le museau sur l'asphalte, à la recherche du meilleur lieu de passage. C'est une gentille chose que la rue, avec tous ces noms qui s'y battent et personne qui n'y a droit. Numéro 1 voudrait marcher dans la rue, dormir dans la rue, crier des slogans, baiser des *sloguées* dans la rue mais il est trop prude, trop vierge et il pleut trop, il entre.

Quand il ressort automatiquement pour fumer, presque rien n'a changé, quelques chiens de gouttière ont échangé leur place. Des gens courent sous la pluie et profitent du spectacle : ils accourent en ligne droite vers le bar. Sous son portique, Numéro 1 est souriant et sourit trop souvent. Aux arrivants détrempés, délavés, dégoutés, il dit bonsoir, entre, entrez, allez boire, bois, buvez. Il fait le social, le fumeur, le fumeur social, il est insistant, il énerve, il entre. *Hey bitch*, bouge ton cul, bois un

verre, tu ferais ça ? Qui parle ? Elle lui répond : Personne, tu peux t'asseoir. Il se tourne vers elle, une femme. Elles me disent d'ordinaire tu m'énerves, 6 et 95, air miles, un sac. C'est dur, c'est agaçant, ça me fait comme quelque chose plus bas.

– Dégage.

Elle tire la couverture, s'assoit. Elle étire son bras vers une commode pas belle, pas chère, pratique pour supporter des objets. Sa main tasse un verre, tâte un condom, rencontre le briquet. Cigarette à la bouche, Louise répète :

– Tu dégages, s'il te plaît.

Il ouvre la bouche, il va protester – il rote. Il aurait l'air moins bête ses caleçons sur le dos : c'est faux. Il les décolle de là et sort du lit, s'habille. Il met son bracelet, trouve une chaussette, se mord une lèvre, cherche. Plus attirant le corps emballé, calcule Louise. Les hommes, seulement, doivent se foutre à poil et elle, elle doit détourner le regard. OK, je te suce, mais vite fait – et quand elle essuie le sperme, elle se dit : Il faut finir comme ça. Elle reprend sa cigarette. Il part.

Enfin seuls avec Louise. Louise ne parle pas, ne pleure pas, ne croit pas, ne baise plus, elle fume. Elle pourrait allumer la veilleuse et mettre un disque, faire son lit, égayer l'espace en dansant d'un nom à un autre, balai à la main, cigarette à la bouche, en habits décontractés, dépareillés, et nous pourrions aimer son charme naturel, et naturellement nous pourrions tomber sous son charme, seulement, c'est le verre qui tombe, le cristal qui se brise, et ça nous brise le cœur, cette Louise qui jure en s'enfilant cigarettes et robe de chambre – tout cela la vieillit. Ce matin, papa est mort.

Elle boit.

30 ml de scotch et 20 de drambuie, des glaçons, pas de citron, tant pis. C'est la recette originale, Louise, qui n'a rien d'original, y va à l'œil comme ça. Elle remue son verre une fois, deux fois, elle le remplit. Son père, elle l'a retrouvé devant l'ordinateur, à poil, raidi.

Appuyée contre le mur de la cuisine, Louise, absente, observe. Elle fixe les éclats de verre et étudie minutieusement, à quatre mètres de distance, le dernier glaçon qui va nageant, pas pressé, pas achalé, sur le plancher flottant de la chambre. Parfois, on va bien ; le reste du temps, fais-moi mal. *One aggressive sucker* est l'histoire d'amour d'une collégienne à camisole blanche et Converse noirs. On entend des *uh, hum, mwa*. Louise grelotte, ne grelotte pas, n'y pense même pas, ne dit rien, *ah, oh*, et puis, silence. Par respect pour le mort, on sait. Un silence assez long, pas comme une minute grotesque. Elle fourre dans ses poches tout le liquide qu'elle trouve et serre tout cela dans ses mains moites. C'est un jeu du genre exceptionnellement froid, mais Louise, du genre exceptionnellement prévenante, suera. Dans la bouche de métro, elle bâille. On déboule les stations, le wagon est presque vide, tout le monde est assis, tout le monde ne déboule pas, Louise ne tangué que sur la droite, puis sur la gauche, si le métro freine, s'il part. Ce n'est qu'un quelque chose au fond d'elle-même qui fout le camp à plein régime et qui fait *vroom*, on sort. Louise sort les mains de ses poches, elle ouvre la porte, demande un paquet de cigarettes, le paye. Elle sort du dépanneur et monte à l'étage du haut, chez elle. C'est un appartement deux pièces, pas très beau, pas si cher, correct pour passer des nuits à poil, à boire, elle écrira sa déposition plus tard. En entrant chez elle :

– Dégage.

Ses *Rusty Nail*, c'est comme ça qu'elle les aime : cigarette à la bouche, étui à la ceinture, télécommande dans l'étui et tout le tralala, bottes hautes, manteau synthétique et queue de cheval – cul sec. Elle sort pour évacuer la colère, l'indignation, les pulsions de mort, les vapeurs, l'insatisfaction du sexe, et pour remplir un bol d'air. Les hommes remarquent Louise. Louise comprend. Ils ont un œil pour moi et les deux pour mes courbes, ça va. Arrêtons de mentir aux enfants, on ne tâte pas avec les yeux, on touche avec les doigts. Elle voudrait s'envoyer en l'air, maintenant, avec n'importe qui, contre le capot d'une *Cadillac*. Une chute de reins sans main pour la tenir, c'est un peu une douche froide échouée sur l'asphalte. Du haut de sa taille moyenne, talons deux pouces compris, la femme n'est pas mal. Cachée par le cuir, sa peau ne respire pas, moite. On devrait baiser nos vêtements sur le corps, l'homme aussi a le sexe huileux sous son costard. Mais peut-être que c'est cela, aimer, apprendre à s'ouvrir les lèvres en se bouchant le nez. Louise n'aime pas. Elle est en chaleur souvent, alors tout se passe très vite. Elle dit dégage, se rince à l'eau froide, s'essuie tout sauf les pieds, l'anus, se maquille en faisant ou non des grimaces, d'habitude non, d'ordinaire debout. Le *Vanité* est un bar comme ça, coincé au coin de deux rues, on y sent l'eau de javel à plein nez, du collet de la bière au pied du verre, et jusqu'au fond du bar. Louise ne boit ni de la bière ni dans un de ces verres, et elle s'assoit à l'entrée, au comptoir : Un scotch, barman. (Elle s'adresse toujours ainsi, la famille de l'alcool en général, la fonction de l'homme en particulier.)

Pourtant, Louise est normale à la naissance. Emballée dans un pyjama blanc, une pièce, elle est déballée dans la chambre des maîtres.



Louise a le teint rouge, les yeux petits, une chevelure clairsemée, tout cela dans les formes disgracieuses d'un crâne sculpté au couteau, comme encore pris dans l'étau du sexe d'une mère. Il faudra vivre pour devenir belle. C'est une règle générale – les mioches sont mignons et les bébés naissants, laids – et si Louise ne sera pas superbe, elle ne sera pas méchante non plus. On s'en fiche. Enfant unique, elle aura tout, paire de gants, paire de claques, et si elle ne va rien garder (quelques souvenirs) au moins elle n'aura pas à les partager. Tout le monde la prend. Ignorant certains termes de la vie familiale, communautaire, Louise ne se plaint pas. Quand elle se plaint, on se dit que les bébés pleurent, que les enfants écrivent gros, que les adolescents mentent, elle ne se plaint donc plus.

Les soirs, dès quinze heures, les après-midi, dès midi, Louise a l'habitude de partager un coin de soleil ou d'ampoule, un bout de table ou de comptoir, une ombre de scotch avec n'importe quoi, peanuts, costard, sdf, pimbêche, étudiant, pizza, affreux, catin, connard, *popcorn*, travailleur, rock star. Elle ne fait la différence entre aucun, aucune, ce sont toujours les mêmes sacs. À envoyer valser ou à agiter chez soi, qu'importe, cela finira par dégager.

– Tu peux t'asseoir.

– M'asseoir ?

– T'asseoir.

Il hésite, elle le dévisage, il n'hésite plus, il parle :

– Savais-tu que je suis Number Want.

Elle se penche pour retirer la botte droite. Ses doigts plongent, fins, deux des doigts saisissent le zip et le bras, c'est invisible, change sensiblement de rythme. Elle expire, en même temps, sur le ton. Sa main soulève la botte, la botte s'abat, Louise relève les reins dans un mouvement rond, un manège en forme de Q, de demi-Q moins la queue et ça va, de droite à gauche, très bien. On reprend. Les doigts fins. Les deux fermes. La musique, les mêmes bruits, seulement, déjà, c'est un peu moins romantique. Et la lumière plus allumée qu'on l'aurait cru. Du salon, Number Want entend une porte s'ouvrir puis un *toc*, un autre, Louise. Une gorgée, deux, l'autre, c'est à la troisième seulement qu'il arrive, j'arrive, dit-il, mais c'est à peine perceptible. Tu veux boire quelque chose ? Elle ne lui demande pas, un verre de lait, merci, au chocolat. Talons en moins, Louise est de grandeur A moins deux pouces. Ses yeux arrivent sous les yeux de Numéro 1, son nez sous son nez, sa bouche sous sa bouche, je pourrais l'embrasser. Il ouvre la gueule, elle détourne le regard, Louise n'embrasse pas, je suce. Une pensée pour Monsieur.

Le Comédien prend la fuite. Il va de l'autre bord, à Paris, à Berlin. Il ouvre la porte de sa voiture quand Monsieur, insomniaque, ouvre la porte du frigo. L'ampoule est jaune, un moteur démarre, des phares dépècent, en quête d'absolu, je fume un joint. Le ciel est trisomique comme un grand reposoir. 4 heures du matin, c'est le moment le plus calme. Ceux qui sont debout peuvent dormir éveillés, le ciel si noir se renverse dans une tasse de café, avalant le devant et le là-haut, et nous faisant nous

sentir comme enfouis sous des bras, au chaud, en paix, et comme avant, dans le ventre d'une femme. Renversé dans ma chaise de bureau, moi, Chorégraphe, Poirot, Cale, j'écoute l'enregistrement de ma voix. Je ne suis pas excité, je ne me masturbe pas. L'imagination n'y est plus. Le Chorégraphe n'a plus le temps d'imaginer. Il écoute. Il écoute et il reprend. On a dit que le monde était un génie, je l'ai cru, j'ai cru de mon devoir de me taire, admiratif, envoûté, et les mots que je prononce, depuis, les tournures plus polies descendent et glissent jusqu'aux oreilles, les plus grossières tombent sur la tête. Les unes sont du miel et les autres, de la merde. Saint ou scatophile, j'en arrive à la même conclusion : Je suis de tradition.

La première fois que j'ai dormi en prison, c'est trois hommes pas féminins du tout qui m'y ont mis. C'était dans la province de l'autre bord, je n'y ai dormi qu'une nuit, et à raison, je n'avais parlé que trop haut, j'avais hurlé dans leur bar avec ma langue de l'autre bout, ma langue d'icitte. Si j'explique ceci c'est que, quand je l'ai su celle-là, j'avoue, j'ai été amusé. La chose, d'accord, était ceci. Ce que personne n'a dit, par contre, c'est qu'on l'avait bien choisi, cette fois, la victime. Les médias, non, ont préféré noter l'incohérence entre les destinataires plutôt que la pertinence du dernier. Il ne méritait pas l'agression, « tout le monde en convient », il mériterait d'être agressé. On dit : Leur premier ministre. Je ne dis pas qu'il aurait dû la recevoir, la roue qui lui était destinée (la roue qu'avait perdue ma valise), je dis que tout le monde, à sa manière, lui en envoie, lui en a envoyé. Aux valises, seulement, on ne fait pas n'importe quoi.

À Monsieur non plus d'ailleurs.

Savonné, parfumé, ravissant, Monsieur est à l'entrée. Ce n'est pas qu'il attende Numéro 1, non, c'est juste que je te regardais venir, dit-il. Et il enchaîne : Regarde-moi ce tas d'ordures ! Des meubles, des entiers, des brisés, des morceaux de bois cloutés ! Café à la main, cigarette à la main, aux deux tiers endormis, Numéro 1 demande : Quelque chose de bon ? Il ne vomit pas mais il en a envie, Monsieur répond : Un vieux divan et un matelas, une ou deux taies d'oreiller. Je veux voir. Je te montre. On a ramassé les poubelles domestiques, les sacs de litières, pour l'odeur. On va devoir aviser, revenir, pour les restes, je ne sais pas. Ailleurs en campagne, on doit cacher ses ordures. On met les bacs au bord de la route une fois par semaine, sous peine d'amende. Ça se regroupe à jours fixes. La notion est différente, ici. D'ordure. On s'appelle Déchet, Sac à merde, Pourriture, amoureuxment on s'appelle : Mon petit caca mou. Toi, tu veux lui dire quoi, à cette Louise ? Numéro 1 ne répond pas. Ces mots entrent dans la catégorie des mots à ne pas dire. Il l'a appris des autres. Le monde s'engueule puis s'engueule en silence à cause des mots. *Just wanna fuck*. Et nous ? se demande Monsieur.

On se laisse comme ça, comme si c'était dimanche, c'est vendredi. *No smoke, no drink, no nothing. To be a good man, a good and so serious man*. C'est son langage, il parle comme ça, il a le don de parole. À Monsieur il arrive de parler la langue d'à côté, si ça va mal (Molière est plus drôle). En anglais, quand rumine Monsieur, vibrent une corde ou

deux, sensibles ou sensibles, et ça le rend comme ému, allons, point de faiblesse Monsieur. Mieux vaut se raconter les mots plats, les rassurants, je mange une pomme, je mange quoi ? une pomme, une criss de pomme. Un pas, cowboy, un pas devant l'autre. Non pas que l'aventure de Numéro 1 l'ait déstabilisé, seulement, c'est ensemble qu'ils devaient le faire, ce soir. Il lui avait demandé : Ça te tente ? Il lui avait répondu : OK. On se disait bien qu'à son âge, c'est son genre, ce genre de rassemblements-là, en plus, ça lui aurait changé les idées. On serait revenu la poche pleine du travail, je lui aurais demandé : Faque ? Elle, Louise, c'est elle qu'il veut contacter. Quelque chose a dû se produire, un espace sans doute oublié, fellation, sodomie, baiser. Le désir est un mot qu'on a sauté, ça agace, ça agresse, il faut revenir dessus, c'est lui ou c'est nous, il faut l'écraser, le renverser, le faire rentrer, va, va mon petit, va et reviens vite, Monsieur va s'occuper seul de Monsieur (ce n'est pas long être Monsieur).

Les longs moments de solitude ont été ponctués de pauses publicitaires pour racheter les heures perdues. Travesti en marque de café, Monsieur est en spécial, c'est un soir ordinaire. Un instant on se pose une question, l'instant suivant on se parfume les lèvres, pour goûter autre chose. On a travaillé fort pour en arriver là, pas moi. Je ne travaille plus, voyons, j'attends. Que les grains tombent, que les feuilles poussent, que les prix chutent, j'attends, j'attends quelqu'un ou quelque chose qui n'attend pas, qui boit, qui suce, j'ai tellement hâte de lui dire : Tu ne sers à rien, toi non plus. Mais toi, tu es un bon vendeur, tu as en bouche ce qu'il faut, victime, bourreau, sauveur. Refais-moi la lecture, je t'en prie, refais-moi.

Monsieur, devrait-il se déguiser pour la cause ? Le ninja est démodé et la banane est prise, résultat : du cuir. Pantalon de moto, bottes hautes, manteau noir et bandana, yo les jeunes ! On va faire guili-guili ? J'ai entendu dire que vous vous mettiez en boules ? Qu'on dessine du rouge dessus ? Le père, ferme ton zip. Il jette sa cigarette et dépose sur le trottoir sa canette de bière, pour les pauvres, dit-il. *Do I stay? Do I go?* Ailleurs, il entre : Barman, un Perrier. Deux femmes qui discutent, une grosse, une pas. Un colosse qui se dirige à pas d'homme vers deux Noirs pas virils s'embrassant langues comprises dans son bar. Une pensée pour Numéro 1. *Just wanna touch*, petit.

Petit qui, tout ce temps-là, touche son pénis comme un ver, nu dans sa salle de bain. À deux doigts d'allumer le robinet et à trois de se sentir la main, il compte, décompte, deux, un : odeur de pipi, d'humidité, presque rien, la douceur d'un brie, d'une brise adolescente, dur dur, celui qui voulait sentir le mâle, lui, Number Want ne sent ni l'homme ni la femme. Bon, dit-il en regardant Silence. Une pensée pour Louise.

La première chose à laquelle penser, c'est la télécommande. Dans les années 50 où elles sont nées, grossières, limitées, voraces, les télécommandes sont fascinantes, craintes, elles remplissent l'espace. Leur priorité : s'affranchir du cordon ombilical qui les dévalue en les reliant à un monstre. Leur autre priorité : rapetisser, prendre des formes, s'enjoliver. Elles se battent pour ça. L'histoire de la télécommande est une épopée : elles gagnent. Du respect, de la prestance, du terrain. Elles se complexifient tant et si bien qu'elles en viennent à contrôler plusieurs dispositifs à la fois et à contrôler tout simplement. C'est l'avant-garde. Dans les lits, sur les sofas, à table, les monstres prennent place. Ils partagent les repas de famille et s'accaparent tous les repas. Tout le monde, même le chien, a cherché la télécommande. Tout le monde a déplacé des meubles pour la voir, a piqué une crise pour la voir, a été heureux de la voir. Elle a mis fin à des disputes puériles (la télécommande c'est Dieu) et en a attisé de plus sérieuses (la télécommande c'est le Diable).

La seconde chose à laquelle penser, l'âge de Numéro 1, alors, une collègue passe par là. Louise l'appelle Hey si elle doit l'appeler, c'est rare. Depuis que le patron l'a mise enceinte, Hey grossit à chaque repas, heureusement, elle est obèse à la base. T'as baisé ? T'as pas vraiment baisé ? Hey s'en va (on s'en reparle). Louise travaille ici. Quand elle a commencé, on lui a dit : Repos, canadienne d'esprit. Ça voulait dire : dégagez d'abord, causez ensuite. Ça l'avait agacée. Elle s'était promis :



Personne ne coupera la tête de ma langue, à moi. Ainsi, le travail de Louise est un contrôle, de véhicules et de papiers. Elle peut réquisitionner des véhicules, donner des papiers et dire des choses, deux : *vous n'êtes pas en état* et *vous êtes en état d'arrestation*. Avant de dire ces choses-là, Louise ressent parfois le besoin de se rappeler des mots qu'Hercule Poirot s'adressait à voix haute : « Il est grand temps que Poirot se décide à parler. » Quand il parlait, *vlan* ! Il y avait, dans sa bouche, le pouce de l'empereur et l'arme du soldat, le châtiment de l'Église et le coup de bourreau, les menottes du policier et le marteau du juge, les manchettes du soir, les barreaux de prison, tout, les potins, tout. Derrière la voix de Poirot, il y avait le langage, aussi, la grâce. Louise, si elle avait à défendre une cause, ce serait celle du *Khôl Kajal* et du *Gloss*, des peaux brunes vache ou orange renard. Tape-à-l'œil qui crève les yeux, bling-bling qui flashe, sifflet qui siffle, qui crie, qui crache, microphone, bottes hautes, *Fleur d'Interdit* et queue de cheval. La place du flic, dit-elle, est dans la rue, comme les ordures, au bord des rues, comme les vaches, et à un pas des voitures, jamais comme les putes. Quand on lui demande : Louise, t'es qui ?, Louise répond : Un cochon. Les collègues ont beau faire, la raisonner ne fonctionne pas. Louise ne veut pas comprendre le non-sens d'une voiture fantôme ou d'un déguisement de civil, qui ont, à ses yeux, un langage sans force de frappe. La force du policier, dans ses opérations régulières, est de se distinguer justement. Mettez une auto-patrouille sur le bord de l'autoroute : les automobilistes ralentissent. Collez-en une dans leur cul : ils ralentissent. Positionnez un flic à la sortie des bars : on marche. Quelqu'un répond : Si tous les flics étaient visibles, les espaces laissés vacants seraient des bombes à retardement. Elle se tourne vers lui.

Un jeune. Et beau en plus : C'est une police fantôme, imbécile. On croira toujours qu'elle est là. Des abrutis, les pires, et je fais partie d'eux. Costume criant, voiture criante, arme criante. Sortir sourire à la bouche d'un angle étroit et demander papiers, permis, non, merci.

Entre Hey. Elle se dirige vers Louise et lui dit à l'oreille : Quasimodo veut te voir. (Depuis qu'Hey grossit, Quasimodo lui fait faire des travaux comme ceux-là, sans gilet pare-balle.) Louise déteste qu'on lui parle à l'oreille, elle sortirait pour cela. Déposition, père, décès, haleine de chien, allure de chienne et repos sont à peu près les mots que le patron lui adressa. Vous allez prendre quelques jours, dit-il, mais elle voit que ça l'énerve, qu'il a d'autres mots au bord des lèvres : manques. D'effectifs, d'argent, de temps. Il demande : La ville va-t-elle tenir ? Elle sort. Une main la rattrape. Faque ? Arrivée à sa voiture, Louise accote un pied sur la portière et réfléchit aux mots qu'elle prendra pour répondre à ça, « faque ». Elle s'allume une cigarette et Hey qui arrive essoufflée se laisse tomber sur le capot de sa Cadillac. Comme tu as de grosses fesses, se dit Louise. Ton mec m'a virée pour quelques jours, dit-elle. T'as envie qu'on se voie ?

Louise a la tête haute et un sourire. Le vent ouvert dans la bouche, elle ralentit. Impossible de cracher. Elle s'arrête, n'arrête pas de chanter, le caissier, les clients, tout le monde on la dévisage : une femme. Elle fume en sortant. L'impression que le dehors, c'est elle, elle ne sait pas l'exprimer. Elle l'aspire, l'avale, la crache, l'alcool, c'est fort, abordable, ça va. Suer, roter, pisser, elle rit. Louise est en mission. Je suis en mission, dit-elle, elle sourit. Les sons font les choses, les bouches, les

branches, les jambes, en l'air, les égouts. Une voiture. Louise est plus grande qu'elle, à l'intérieur, un couple : Dégagez. Elle sourit pour le regard que le couple renvoie, sur lui, des lettres : S-A-L-O-P-E. Froissé, réchauffé, bruyant, il part, elle part, elle continue de descendre, dans sa tête, dans le noir, dans la lumière de ses néons, éclairée dans ses étoiles. Les mots grotte et gratte-ciel intérieur la déstabilisent, elle ravale. Hier, papa est mort, maintenant, il est. Partout où ils sont, ils ont envie de s'étendre, à côté, sur le banc, le sexe insatiable est en quête d'absolu, et le corps en souffre. On n'en parle pas beaucoup mais elle peut le faire, elle, lui, n'importe quoi elle peut le baiser, le ciel l'adore, peut-être est-ce cela, aimer, apprendre à vivre choyé. Louise n'aime pas. Elle pourrait peut-être aimer une personne nonchalante (mais préoccupée), désinvolte (mais bornée), déconnectée (mais présente), errante (mais enlignée), coincée (mais imprévisible), exigeante (mais permissive), timide (mais décidée), indécidable (mais polymorphe), saine d'esprit (mais sautée), introvertie (mais ouverte), débraillée (mais stylée), ajustée (mais excentrique), cultivée (mais accessible), crue (mais poétique), mécanique (mais humaine), déviante (mais politisée), désenchantée (mais spirituelle), rêveuse (mais méthodique), en retard (mais flâneuse), dépravée (mais terre-à-terre), claire (mais subtile), bonne (mais bizarre), mésadaptée (mais disponible), arrogante (mais fonceuse), désabusée (mais ambitieuse), hermétique (mais touchante), marginale (mais sensible), directe (mais sensible), insensible (mais sensible), en attendant elle n'aime pas. De toute façon, dit-elle, on finit toujours par se faire mal. Quand sont passés les moments des bons verres, des rires, des plats maisons et des *Miss Vickie* partagées, on a tôt fait de briser notre chip dans

la guacamole et de ravalier une gorgée de travers. On vibre et au téléphone elle dit : J'arrive. Elle dépose sa canette aux pieds d'une poubelle, pour les pauvres, dit-elle, et elle arrive, s'assoit. T'es habillée comme une pute, dit Hey. La pute, répond Louise, c'est celle qui voit la pute, moi, je suis habillée. Déshabillée, dit l'autre. En rouge, reprend Louise, le pouvoir, César, les cardinaux, Méphistophélès et Tiger Woods portent le rouge. Hey sourit. T'as fumé ? T'en veux ?

Entre Monsieur.

– Barman, dit-il, un Perrier.

Numéro 1 explique : Le jour où tout a commencé, Louise s'est interposée entre moi et le noir et moi, distinguant très bien l'enjeu du combat, je suis resté assis. Elle m'a demandé : T'en a d'autres ?, et elle a insisté. Elle a fait valoir des concepts urgents et rapides, d'engrenage, d'écrous, elle parlait comme ça, sur des métaphores mécaniques. Moi, ça me mettait mal à l'aise et elle, ça la fatiguait. Elle a dit : Vide ça. Accroupi, le bras tendu, je l'ai fait. T'en a d'autres ? Je l'ai donné, un petit sac, inoffensif. Assez pour pouvoir partir, assez pour que Louise parte aussi. Chacun dans notre direction, mais entre nous deux, un truc. Ça dure un instant mais ça arrive, la plupart du temps, on n'aboutit pas à grand-chose, dans le meilleur des cas, une baise, peut-être, l'amour, parfois, un numéro, moins souvent, un rendez-vous, d'habitude, rien. Ça m'arrive mais rarement avec elle, c'est la première fois que je la vois. Ce soir-là, j'ignore son nom et je la regarde partir, tu portes bien le costume, fille. Et puis, on s'est revus au bar.

Une fois les présentations faites, avoue-t-il encore, on n'a pas trop su comment s'y prendre, avec Louise. Un instant on s'est imaginé s'y prendre à deux, suis-je bête ? mieux vaut mettre la main à la pâte, et si Louise la retire de là en hurlant tu te calmes, ça avance.

Mais pas tellement en fait.

Assis en sous-vêtement devant sa machine, Numéro 1 mange son septième peppermint de l'heure, quoi que entre chaque cigarette il ne compte plus, il croque, mâchouille, suce, aspire, avale un peu, beaucoup,

à la folie avec rage, assez pour lui rappeler la dentition impeccable de Louise et qu'on n'avance pas, merde, qu'on mord, tousse, crache, bref, que ça avance sur une gamme de sacres. Et puis on est mieux la tête entre les mains, la gauche, on attend le jour où la droite écrasera la cigarette d'un crochet mais on aime bien l'attendre, j'ai ça en moi. Quelqu'un un jour lui avait dit qu'un fumeur n'est jamais totalement libre et Numéro 1 lui avait répondu qu'un non-fumeur n'est jamais totalement libre, on en était donc resté là, on fume.

Derrière la fenêtre, des blocs appartements, des blocs *lego*, des fenêtres les unes sur les autres. Il fronce des sourcils, quel âge a-t-elle ? L'œil règle vite la question : majeure. Elle est apparue, elle est mûre, c'est une femme du bloc d'en face, je ne l'avais jamais vue, je ne lui ai jamais parlé, ce n'est pas de ma faute, ça va et ça vient devant sa porte-patio. (On regarde de nouveau.) Sa peau est brune, un brun-crème, ses cheveux sont noirs, peut-être bruns, elle n'a pas l'air très grande. Elle n'est pas maigre, pas sur les os, plus formée que mince mais plus mince que grosse. Sur la cuisse droite, un tatou qu'on ne voit pas et plus haut, bon, pas mal. Ça ne fait qu'une minute, que quelques fois qu'il la regarde, qu'il se dit d'arrêter, arrête, que ça revient, le corps et tout, déjà le même, déjà l'étrange impression de le connaître, le reconnaître. À quoi a-t-il servi, le nu ? C'est la curiosité qui pose la question (la curiosité a bonne presse). Allons-nous entendre aujourd'hui quelqu'un qui en parle comme d'un vilain défaut ? Il le ferait ironiquement, en croisant les doigts d'une main et en se masturbant de l'autre. La curiosité, dis-je, est un comportement légitime, le signe d'un esprit allumé, individuel, singulier. La curiosité contre l'ignorance. Le dévoilement contre la servitude. L'affirmation

contre le refoulement. (On regarde de nouveau.) Elle, ce n'est jamais qu'une jeune femme, comment penser la connaître ? C'est une roche, ce n'est même pas ça, c'est une fine pellicule de lumière qui aveugle, qui pénètre, qui ne se pénètre pas. Et peut-être, puceau ou non, bandé ou non, voyeur ou je ne sais quoi, peut-être, oui, peut-être est-il curieux. Une jeune femme devant sa porte-patio ce n'est pas de ma faute, c'est elle qui joue, qui s'expose, salope, qui s'expose, agace, aux désirs de l'autre. Branle-moi, suce-moi, rentre-la creux, plus creux dans ta gorge profonde, plus dur dans tes mains de branleuse, plus sale dans ton cul de pas-propre, d'agace, de salope.

On sort de la douche.

Il allume son ordinateur et rejoint un groupe d'internautes dont le degré d'excitation est excité par une vidéo sur un mec qui tue un autre type, qui le découpe, enculade, cannibalisme, cinéma. C'est quelque chose. Que le téléphone sonne juste au moment où la vidéo se termine, qu'au bout du fil, une voix de femme, de surcroît Louise, c'est quelque chose aussi. La possibilité est infime mais bon, il faut tricoter à sa guise. Numéro 1 sans hésitation dit oui et on raccroche tout compte fait très vite.

À Hey on avait dit : Au revoir, j'ai quelque chose à faire, et Louise était retournée chez elle. Une odeur d'hommes, de femmes, d'alcool, papa est mort.

Elle dépose son crayon à côté du cendrier et récupère sa cigarette dans la même foulée. On marche sur des cendres, peut-être, on voudrait s'envoler, qu'importe la marque, l'envolée a meilleur goût. C'est une *Peter Jackson* et Louise, volubile, l'écrase. Elle est sur le point d'arriver à ce qui semble une conclusion, tant mieux, ce n'est qu'une ligne de départ, pas grave : Maintenant qu'il est mort, on va me foutre la paix. Elle expire, moi aussi, ça fait comme un *decrescendo* d'intensité mais on le sent, je sens la vie en nous et elle a l'air satisfaite, Louise. Comme après une ligne de coke, moins la coke, moins l'enthousiasme, mieux vaut fumer, elle ne fume pas.

L'armoire fait *hiing*, les bouteilles font *toc*, le frigo fait *flash* (ampoule 20W). Un zeste de citron, des glaçons, c'est la recette originale, Louise, Louise, dis-moi que tu es la plus belle. Elle décide qu'il va falloir se, qu'on doit se gâter la, qu'elle finira par, elle s'assoit, s'écarte, j'attends. J'attends, j'espère, je patiente, je prévois, je présage, je pressens et le majeur entre-temps faisant bien son travail – orgasme. Une profonde sensation de bien-être donne à Louise l'impression de regarder le vide mais elle fixe le mur et moi, fixant ses jambes à poil, je bâille.

Quand elle repense à lui elle entend : *Criss, fuck, shit* ! La veille, il était parti sur ces mots, avant même un dégage. Ça lui avait cloué le bec,



à Louise, l'expression, ça l'avait clouée au mur. Maintenant, si elle finissait par la décrocher, ça laisserait un souvenir, c'est-à-dire une marque.

– Mon vrai nom c'est Lucien, avait-il déclamé.

– Entre, avait-elle répondu.

La porte s'étant refermée, on était en droit de s'attendre au meilleur, le pire étant à proximité. Louise avait ôté ses bottes, lui, il était resté là. À regarder ses jambes qui, sa bouche qu'elle – elle tirait sur une cigarette qui restait une cigarette, mais. Lucien semblait disposé à, prêt à lui, prompt à se, Louise quant à elle s'était dit : Ça tarde. Ceinture, bouton, fermeture-éclair, elle travaille vite et bien, ses doigts emballant et déballant tout ça, moi j'ai du mal à ne pas me dire merde et autant de facilité à cracher tout le reste : *Criss, fuck, shit* ! On sent quelque chose comme un *decrecendo* de suspension, trois jets plus tard, on sent le sperme et la porte fait *clac*. En fouillant dans ses poches elle retrouve son numéro, petit con, dit-elle, et on raccroche tout compte fait très vite.

Plus la peine d'inviter Monsieur à sortir, c'est même catégorique. Depuis quelques jours, seuls ses cheveux voudraient sortir du crâne, en piquet de grève. Sans leadership, sans mouvement populaire, sans jambes non plus, ses cheveux doivent s'y faire, coltiner sur leur cou et leurs épaules un mal de tête – ne rien faire.

Monsieur bouge parfois des cils, des doigts, des orteils, d'un pied, de ces riens naturels qui en disent bien assez. Il s'est couché fauché, fumeur, déshydraté, bourré comme une pute à l'aube. Mais maintenant qu'il mourra, pense-t-il, on va me foutre la paix. Un instant il pense allumer la télé, puis non. Il ne lit pas le journal, s'il le lisait il aimerait le jeter au feu, crève mon sale. Il rêve : J'aimerais avoir un foyer. Un foyer, une chaumière, une grande rivière coiffée d'une immense forêt, de ces êtres immenses et inébranlables, trop solides pour être une armée, trop sages pour être une foule, trop droits pour être un peuple. L'armée, la foule ou le peuple traverserait cette forêt et apercevrait le feu qui craque, le bonhomme qui ne regarde rien, qui se regarde observé par ses murs épais décorés de profondeurs encore. Il serait penché sur elles comme sur des choses qui l'aiment, des choses qui ne frappent pas à la porte, qui entrent, Bonsoir, et qui gardent leurs souliers, bottes hautes, bottes à l'eau, d'enfants, de mille lieues, d'enfants, de voisinage, de copinages ou d'amitiés. Là-dedans parfois ça n'irait pas, ça ne parlerait pas mais on serait là et ce serait assez, tassé autour du feu ou de la table, de la table près du feu, de ce feu qui attirerait l'armée, la foule, le peuple et de ce feu

qui lui dirait, à cette armée petite dans ses souliers, à cette foule bête comme ses pieds, et à ce peuple décollé de ses basques : Pas aujourd'hui, foutez-moi la paix, vous m'énerverez.

Ainsi donc on s'en tire bien avec Louise, nous deux ça va bien. Quand Hey repousse l'invitation de sa collègue (je ne fais plus ces choses-là) Louise fourre les mains dans ses poches et ressort le numéro de Numéro 1. Bras dessus, bras dessous avec Louise, il m'expliquera : On est allé à la bière. Si les choses se sont vraiment passées comme ça, au fond je n'en sais rien, que le fond fût noir ou couché, que la nuit fût remplie ou non, tant pis, j'aime à me dire que de belles choses se passent. Voilà, je n'en ai pas encore parlé à Monsieur, avoue Numéro 1 à Louise, Louise s'en fiche. Elle doit bien penser à quelque chose, seulement, elle ne répond pas. Ailleurs aussi, on est ermite à deux, en silence.

La première fois que Numéro 1 le fait à Louise, Louise ne s'y attend pas, serrée par surprise. Quand elle dit dégage, Numéro 1 dégage son truc de là. Elle lui demande de se pencher (t'aimes ça ?) après quoi, on s'arrange pour être au bon endroit. Parfois, elle garde ses bottes (suce-moi), d'autre fois il doit garder ses vêtements (suce-toi toi-même). C'est presque le bonheur mais ce n'est jamais vraiment ça, le bonheur est un petit mot qu'on dit pour se rassurer, dire « bonheur » c'est un peu comme se masturber tout seul dans le noir, ça fait presque du bien tellement on est mal. En tout cas, Monsieur la trouve plate. Il y a les vidéocassettes, je préfère encore l'intimité, avoue-t-il, les contacts félins, la marchandise raffinée des lieux privés et leur ardeur subite, bestiale. Oui, il faut faire des sacrifices si l'autre aime ça, au moins, on garde des traces, une blessure, tout à fait, c'est une dédicace. (Ma valise, c'est alors qu'elle

veut dire quelque chose, toi, je lui réponds, tu n'es encore rien, je ne te connais pas.)

(Elle n'est pas vraiment elle en ce moment, n'empêche, en parler non plus n'est pas grave.) Mardi, les choses iront bon train. Pour Louise en tout cas qui est flic, le mardi est une bonne journée pour mourir ou pour tuer. Si tuer, c'est entendre, le vendredi est occupé, ça bourdonne, Louise a l'impression que les assassins de début de semaine la comprennent mieux, de toute façon, grâce au père, à Quasimodo, quoi d'autre ?, ce mardi-là et le vendredi qui le précède, elle est en congé. L'affaire doit revenir à Monsieur, c'est écrit sur la valise : « À Monsieur ». Monsieur, lui, est fatigué mais bon joueur, de toute façon il ne s'y attend pas et puis on ne peut rien y changer. N'empêche, il aurait dû la laisser fermée, sa porte, le reste, on sait ce que c'est.

On se dit allez, le café coule, les oiseaux sifflent, le vent siffle, les enfants sifflent, la balle siffle, quitte à râler on va sortir les ordures et aller-hop, sifflotement, vidéocassettes, café. Non. Il aurait dû les laisser aux ordures, les ordures, le vieux. Juste aujourd'hui. Mais il fallait qu'il travaille, un peu, il fallait qu'il sente, houla, il fallait qu'il s'approche, qu'il regarde, zut, il a regardé, trop tard. Trop tard, mon vieux. Tu vas devoir signaler. De retour chez lui, il regarde son téléphone, le regard est plutôt rare, ici la lumière entre mal. Ce n'est pas dans un appartement qu'il vit, c'est dans un sous-sol qu'il reste, une presque tombe de format 1 ½ rehaussée d'une fenêtre et kitchenette. Il aurait dû prier qu'on le laisse tranquille, il ne l'a pas fait, Monsieur ne prie pas. Tout ce qu'il peut faire – il fait chaud – se fera méthodiquement, du café, Monsieur avale une gorgée d'eau. Il avait pensé qu'ici, non. L'appartement est un point, bien sûr, mais tout petit, pas un point de rencontre. On n'y vient pas pour y rester, s'y suspendre, s'y exclamer, questionner. On n'y vient pas, ça se présente d'habitude très bien. Monsieur n'a pas d'ami, un seul. Et si on prenait le thé ?

Il se verse une tasse de café, la sent, c'est noir, la prend. Elle est fraîche, chaude, brûlante, il l'aime. Une collection de vidéocassettes est moins une collection qu'une décoration, une fortune, il l'aime, l'observe, ratera son rendez-vous avec elle, regrette. Ses vidéocassettes, c'est le genre de chose qu'il garde parce qu'on ne peut pas en acheter, tousse-t-il. Dans la garde-robe commode, mais étroite, trop étroite pour nous recevoir, les vidéocassettes poireautent, jouent aux mortes, restent. On

s'assoit sur une chaise, au centre, ou comme Monsieur sur le divan-lit, à droite. On a dit qu'il suffisait de parler pour grandir, c'est vrai, on s'approche de la mort. Allez-y, Monsieur. Ouverte, la fenêtre est menue, discrète, aucune odeur ne la condamne, rien ne la pénètre. Rien, c'en est bizarre, une odeur assez forte fait pourtant du sur-place plus haut, dehors, pas loin, à quelques mètres de là. Elle pourrait facilement s'accroupir à la fenêtre, débraillée, cuisses rouges, vulgaire, pieds sales, et débarquer ici, chez moi, est-il trop tard ? L'odeur joue dehors, joue seule, la petite n'est pas d'ici, je le sens. Quand je me suis approché d'elle, elle m'a sauté dans les bras et je l'ai remise à sa place. Monsieur a refermé la valise, oui, parlez-nous de la valise.

Elle aurait pu disparaître ce matin, avant, n'importe quand avant que je ne la démasque. L'autre jour, elle a supplié les éboueurs qu'ils l'embarquent, lavez-moi, parlez-moi, j'ai découvert, moi, des asticots, un torse à l'intérieur de ça. J'ai fait une moue, du café.

L'image qu'a Monsieur du quotidien est bonne, il va bien. Le temps, Monsieur a tout son temps pour, la température s'étend sur des jours, des mois, des saisons sans neige, sans jolie neige, sans blanche neige, sans criss de neige et dépression saisonnière (fichez-moi la paix). Le printemps et l'été, moins envahissants, offrent à Monsieur des dépressions quotidiennes. Aujourd'hui, à la chaleur et au soleil, au téléphone, pas de quoi en perdre la tête. Mais à côté, hier plaisait. Hier, l'autre s'en tirant bien avec Louise, on avait bu. On les avait vus aussi. Monsieur portait des vêtements propres, les mêmes qu'il porte encore, moins la cravate, moins le veston. Ce matin, aussi, la chemise sort du pantalon, la ceinture n'est pas bouclée, la fermeture éclair, pas relevée. Monsieur a chaud, ne bave

pas, sue, ne bouge pas, bouge des cils, des doigts, des orteils, d'un pied, de ces riens naturels qui n'en disent pas long, bien assez. Il a la peau blanche, plutôt beige, les yeux rouges, plutôt fatigués, le front dégarni, plutôt en grève, et le reste en bataille. Et le téléphone à côté. Hier, il a mis les pieds dehors pour croiser une ville émotive, un état laïc, une foule en crise, une affaire, je crois, de croissances personnelles. Monsieur leur en veut, il aurait dû prier. Vous ! Faites que les morts meurent en paix et qu'on me fiche la paix, c'est tout simple, trop tard, je te le dis, trop tard, tu vas devoir signaler.

Les morts, rassure-t-il, on a du millage avec ça, ici, ça crève. Pas tous les jours mais tous les ans. L'odeur, oui, pas toujours, parfois. Quand on ne sent pas qu'untel auto-dévore ses restes, c'est le loyer qui s'en charge (une question de hasard). On crie réclame-toi, pauvre-toi, pauvre diable, déchet, et comme on n'a aucune réponse, on défonce, entre, regarde. Une chose est sûre, je demande, vous devez regarder ?, Monsieur répond : C'est discutable. Moi, il m'est arrivé de me dire : Les oiseaux sifflent, le vent siffle, les enfants sifflent, la balle siffle, et moi ? Alors, j'allais sifflotant et passais mon chemin, les doigts en forme de croix (p'tit Jésus, faites que ça tombe sur un autre diable). Si on regarde, par contre, tant pis. Un corps dans ses restes, sous des tétons flasques, je n'ai plus peur de ça. Une moue et allez-hop, flicaille.

Cette fois-ci, moins. Monsieur a le petit doigt qui lui dit que quelque chose se casse les doigts, un pressentiment, rien de plus, assez présent, trop, qui pourrait devenir grave, très, du genre sentiment. Cela ne sent pas bon, sent même mauvais. À tourner mal, et là, houlala, il serait mal barré, le pauvre, enquiné. Sûr qu'il aimerait pouvoir la partager avec

quelqu'un, l'expérience du torse, mais avec qui ? Eh, Lucien, mon p'tit Lulu, tu viendrais me tendre la main ? *D.I.Y.*, *sir*, moi, je dors. Il dort, cet âne.

Vous savez qui est Lucien ? Personne ne le sait vraiment. Ce qu'il fait dans la vie ? Il aime laver la vaisselle. Les personnes qu'il côtoie ? Personne, un chat, moi. Et vous, où étiez-vous ? en êtes-vous sûr ? Répondre à ça, à plus, le match, la guerre, le mort et non, je ne vous ai pas préparé de petits fours, mesdames, messieurs les agents. Décrocher, dire. Décrocher, je veux bien, mais composer avec les dires, vous savez, on pourrait m'en vouloir, faire des histoires pour une histoire, l'histoire en ferait d'autres, les leurs tout autant – pourquoi ? On a laissé tomber ça dans une valise, on a laissé la valise ici, on a désiré voir l'impact – bottes hautes, bras croisés, *chewing-gum* et *jokes* plates. C'est plus fort que nous, mesdames, messieurs les agents, on veut des légendes, il faut que ça parle.

Monsieur se lève, s'agenouille sur la table de nuit, sort la tête par la fenêtre, les yeux tombés dans la ruelle, la balayant comme deux billes œil de chat le feraient, en mangeant la poussière. L'odeur du torse, maintenant qu'il la connaît, il la recherche, la reconnaît, elle est partout et personne n'est là, du coin de l'œil il aperçoit la valise debout sur ses pattes, gueule ouverte, langue sale, que crie-t-elle au ciel et pourquoi personne, nom de Dieu, ne la remarque ? Dans la rue, les gens portent des vêtements, tous les vêtements ressemblent aux vêtements de la veille, leur vêtement les distrait. Monsieur ne voit rien d'autre, aucune autre explication que celle-là, il tire sa tête et la retire sous sa carapace, se rassoit, murmure un mantra. Pourvu, pourvu, pourvu répète-t-il que



quelqu'un d'autre s'en charge. Une fin heureuse, drôle, voilà l'unique chose dont Monsieur ait besoin. Poussière, tu es poussière mais où te trouver ? On ne meurt pas assez pour disparaître, trop souvent pour ressusciter. La vie a raison de coller à la peau. Elle est spongieuse, séduisante, gueule ouverte, elle murmure à Monsieur de signaler, elle lui crie de se taire – la vie ne chuchote jamais que les mots ordonnés dans une tête. L'abécédaire de l'imprévu, tranche Monsieur, c'est le dictionnaire : désapprendre à parler sauverait. Sauver, mais de quoi ? Quelle petite grandeur est encore tuable ? *Fantasia* ! À quatre pattes dans son placard, tant pis le téléphone, émerveillé comme un enfant ou comme un chien, Monsieur fouille dans ses *Walt Disney*. Si Blanche-Neige n'est pas mal, les nains, sept de surcroît, avouons que c'est dur. Sept petites bêtes dans la même boîte (un paquet de cigares). Comme si de la verticalité contrariée on pouvait faire une mascarade, allons donc, on ne rit pas de ces choses-là, de ces petits êtres sous-terrestres qui chantent comme des cons en revenant les poches vides du travail pour arriver au nombril de la dame. Jasmine, elle, est une diva. Le diamant brut gagne. On sort du placard. D'un coup de baguette magique (aussitôt dit, aussitôt fait) le divan se change en lit et le salon, en chambre. Il est tôt, on le nie, la lumière entre mal, il fait noir. Presque. Des appareils restent toujours allumés, lucioles mécaniques dans le ventre des bêtes. Chandelles, encens et musique de spa, entre les jambes Aladin n'est pas mal mais Jasmine est une – tout un personnage. La première fois qu'il l'a vue nue sur le Net, chez Lulu, elle faisait la couleuvre sur son mec comme un *chewing-gum* de qualité, élastique, ferme, demandant, et on avait dû se masturber. On s'était senti libre d'écouter des choses et de lire des mots : Service de

liturgie propre, ouvert au public et délicieusement anonyme recherche candidats pour... Monsieur avait éjaculé. Se masturber au réveil est ordinaire. On se masturbe quand il fait gris, si on a des problèmes. La veille, si Monsieur a éjaculé sur des ondes radio, ne cherchez pas, elles étaient quelconques et l'affaire, dans le sac. Il s'était masturbé pour pouvoir attaquer la journée, à peine pour se faire plaisir, un peu pour se calmer. Les cuisses à plat sur le lit, les poils collés, Monsieur observe. Il dévisage son sexe, le tient, le lâche, le laisse tomber, le plie, plie sa poche dessus, la lâche, la laisse s'ouvrir, se déplier, chou-fleur. Le dos de Monsieur est mouillé, ses fesses sont collantes, son anus dilaté. Mieux vaudrait rester assis pour ne pas constater les dégâts et se lever pour se laver tout ça, il se lève. Monsieur aime l'eau chaude à cor et à cri, à pression, il se lave à fond et profond mais surtout à huis clos. Dehors n'entre pas, ne se mêle pas, ne s'en mêle pas, le ventre biologique d'un appartement est une chiotte occupée, foutez-moi la paix que celle-ci reste. Les rideaux sont levés, la fenêtre est ouverte, l'air frais peut entrer, n'entre pas, l'air est chaud, Monsieur se sèche le torse comme ça, en espérant rien, que ça passera. Les jolis mots, on les avait pensés, hier, en panne d'inspiration, et pour les dire à Numéro 1, on avait manqué de souffle, d'aplomb, de panache.

Tu viendrais prendre le thé ? Encore un bouquet de conneries. Monsieur jette un œil derrière les rideaux et le soleil l'attrape, le relance, l'échange dure des coups mais rien ne dure davantage, d'une espèce modulable, Monsieur s'adapte d'étape dans la gueule en étape, survivre à soi nécessite des lunettes fumées garanties *ad vitam*, il les met pour pleurer, ça ira. Eh, Lucien, mon p'tit Lulu, tu viendrais boire un café avec

moi ? Je laisserai la fenêtre ouverte, je te laisserai fumer, dire, autant, n'importe quoi, je me laisserai aller, n'importe où, pas ici, je ne m'en laisserai pas. J'achèterai du lait, je sortirai une cuillère, on rira des mots qu'on déteste, les dégoûtants, haleine fraîche, les insupportables, crème, chocolat, cadeau, Noël, tu te souviens ? Je m'assiérai sur le lit, tu regarderas mes cassettes, je te laisserai faire, tu feras la vaisselle, c'est plus fort que toi, on cassera des tasses, les laides, on en achètera de plus laides, en cachette, chacun de son côté, on leur donnera des noms, Violette, Vénus, Pipi, Obèse, on les lancera contre un mur, par terre, ce soir, on s'écouterà une cassette, j'ouvrirai la fenêtre, tu riras de mes pieds, je rirai peut-être, tu me diras qu'ils sont gros, je te dirai qu'ils sont laids, tu me diras non, je te dirai oui, on dira des mots qu'on connaît, on ne dira plus rien, tu me parleras d'Internet, je te laisserai faire. Donc, vous le connaissez ? Quoi ? Lucien, vous le connaissez ? Oh, comme ça. Le bas du corps de Monsieur est caché par une serviette, le reste n'est caché de rien, d'un chez soi, peu de gens ici nous regardent, combien ? Traîne l'impression de devoir rendre des comptes à quelque chose ou à quelqu'un, clignotements et minuteriers sont des yeux omniscients dont l'éclat ne sert pas, la Providence doit se retoucher le visage, aujourd'hui, se faire une beauté tombe au poil. Qui est Monsieur ? Mordante, profonde, la question des casse-couilles nous en met plein la bouche. Est-il un mammifère à peau sensible et fourrure rase ? À l'entrée, on cogne, Monsieur ne bouge pas. Dans le couloir, le pas trainant et las de celui qui marche sans affirmer le pourquoi va, recule et choisit le sur-place. *Do I stay? Do I go?* Le rasseoir dans une main et sexe dans l'autre, Monsieur

se gratte une fesse, le scrotum quand le pas cogne du pied, *bang !*, plus fort, *bang !*, Monsieur à moitié rhabillé débarque – quoi ?

– Man ! Ta chesseuse chesse pas !

Jeune homme a l'air de qui n'en a pas. Les écouteurs aux tempes, les yeux petits, la bouche pendante, tout chez lui est mou, la tête est molle, les épaules sont basses, il est d'ici mais n'a pas l'air tout là. Monsieur attrape un café, elle fait quoi, la sècheuse ? L'autre fait celui qui a l'air de savoir, qui grimace, man, 'a chesse pas ! La salle des machines, située sur le même étage, est à l'autre bout du couloir, à droite. On y va ? Monsieur décolle son oreille de la porte 1, répond oui au jeune homme, y va. On traverse le couloir chacun dans sa voie, à droite, on vire. Tandis que Monsieur se met au travail, gorgé de café au passage, l'autre, à bouche pendante et tête molle, se met à danser les écouteurs aux oreilles comme qui ne danse pas, gigote, bonhomme à *spring* sur le *dash* d'un char. C'est ton linge, ça ? Hein ? C'est ton linge, là ? Moé pis mes *chicks* ! (Il habite au troisième avec Mama et Momy qui se sont mariées de l'autre bord, à l'autre bout.) Monsieur referme la porte et appuie sur *start*, la machine tourne, *stop*, l'autre enlève ses écouteurs, man, c'est quoi ? Ça devrait être bon, répond Monsieur. Il jette le surplus de dépôts qui obstruait le filtre et sort de la salle des machines, traverse le couloir, pousse la porte d'entrée, met un pied dehors, le remet dedans, recule. Dans le couloir, Monsieur se tient droit, en forme de pince, sert son café dans une main et ne sert rien dans l'autre, mécaniquement il prend une gorgée et regarde devant, numéro 1.

Des notes émises les unes sur les autres produisent un cortège de notes qui traverse la porte et transperce Monsieur. *Faudrait pouvoir jeter*

*tous les mannequins d'osier du haut d'un grand pont* sont des paroles qu'il connaît de mémoire, il ne se souvient pas les avoir déjà comprises, mais la voix, la virilité. Mademoiselle Blues est une chose, un mariage de notes et de syllabes qu'il est légal d'aimer sans savoir pourquoi et d'écouter à tue-tête les pantalons tombés et la tête renversée en ne respirant pas – Lucien éjacule. C'est le genre de chose qui se produit sur ce genre d'harmonies, d'images, de *stars*. Un soupire de satisfaction, puis Lucien essuie son pénis, jette les *Kleenex*, relève ses sous-vêtements, se soulève, enfle ses pantalons, renifle ses doigts. On cogne.

[À suivre.]

## DEUXIÈME PARTIE : ESSAI

## **L'expérience du texte**

Le désir dit : « Je ne voudrais pas avoir à entrer moi-même dans cet ordre hasardeux du discours ; je ne voudrais pas avoir affaire à lui dans ce qu'il a de tranchant et de décisif ; je voudrais qu'il soit tout autour de moi comme une transparence calme, profonde, indéfiniment ouverte, où les autres répondraient à mon attente, et d'où les vérités, une à une, se lèveraient ; je n'aurais qu'à me laisser porter, en lui et par lui, comme une épave heureuse. » Michel Foucault, *L'ordre du discours*.



On dit du stéréotype qu'il inquiète. Je n'ai pas posé la question à tout le monde, les psychologues, les journalistes, les sociologues, les artistes, je n'ai posé la question à personne, mais des livres me l'ont dit. Ce sont pour la plupart des ouvrages critiques ou théoriques, divisés en chapitres et sous-chapitres, dont les titres, jamais obscurs, sont toujours plus ou moins précis. Un modèle cartésien rassure tout le temps et tout le monde, l'essayiste et le lecteur, pour la même raison : garder la mainmise sur un sujet aussi vague que celui-ci, descendre à pas de souris, mais descendre, lampe de poche à la bouche, dans ses abysses. C'est que le stéréotype inquiète. Le mot est facile à dire, toute personne en manque de mots a déjà sorti sa carte magique : Votre idée est générale, c'est-à-dire réductrice, il s'agit d'un stéréotype. Mais qu'est-ce qu'une idée générale ? Qui a le talent, le génie, la prétention, la liberté d'effleurer la précision ? À partir de quand – selon quelle formule ? – une idée devient-elle précise, plus ou moins précise, imprécise ? Au mieux, une précision ne devrait convenir qu'au naïf qui la suppose précise. Donnez les mêmes mots, la même explication à une personne, puis à une autre, « l'exactitude » ne sera pas la même. Les mots, ou alors ils n'ont pas le même sens, les mêmes échos pour tout le monde, ou alors tout le monde ne parle pas les mêmes mots, le « même langage ». *Je ne parle pas la langue française* : voilà peut-être le sujet sous-jacent, le titre implicite. Quand j'essaie de faire parler ma mécanique, mes mathématiques, ma physique, ma philosophie, ma politique, ma psychologie, mon histoire, ma médecine, ma spiritualité, ma cuisine ; quand j'essaie de faire parler autre chose que « ma langue de Molière », je me rappelle à chaque fois ne pas parler la langue française. Un jargon est propre à chaque domaine, chaque

domaine véhicule ses concepts et méthodes d'analyses. *Lire le monde* nécessite de s'imposer des limites. On doit dire : Je m'avoue vaincu devant elles. Le stéréotype est pluridisciplinaire, polymorphe – en suis-je l'expert ? C'est une langue, c'est la langue au complet qui doit nourrir le sujet. Aller au-delà des idées reçues, faire tomber des préjugés, démêler le vrai du faux sont autant d'expressions qu'il ne faut pas s'empresse d'exprimer. Devant le stéréotype, je doute. J'aimerais ne tourner qu'autour du sujet et ne jamais penser le décrire, l'enfermer, ne jamais donner l'impression qu'il s'active, qu'il performe, qu'il *est ça*, qu'il n'est *plus que ça*. J'aimerais pouvoir refuser ce mouvement, cette mécanique, refuser de parler *de*, de prétendre parler *sur*. J'aimerais retarder ce moment.

Le stéréotype est un système informatique programmé par le cerveau pour classer l'information. Il catégorise, ordonne, différencie, rassemble. Grâce à lui, nous pouvons nous repérer dans le réel, fonctionner, nous ajuster, passer d'un sujet, d'un discours, d'un ton à un autre ; sans lui, il semble qu'« on ne puisse ni parler, ni communiquer, ni engager une interaction sociale quelconque, ni même penser.<sup>1</sup> » Or, le stéréotype inquiète. Le prononcer, le mobiliser, le partager inquiètent. Utilisé couramment pour pointer un préjugé, une opinion courante, une généralité, utilisé sans distinction des clichés, lieux communs, idées reçues et autres figures doxiques, le stéréotype en littérature est surutilisé, négatif. On dit : Ne pas, Pas bon, Pareil à, À revoir, En êtes-vous sûr ? Dans la marge, on

---

<sup>1</sup> Ruth AMOSSY, « La notion de stéréotype dans la réflexion contemporaine », dans *Littérature*, N° 73, Mutations d'images, 1989, p. 43.

inscrit S pour stéréotype ou C pour cliché, tout fier de pouvoir, d'avoir vu, de savoir. Et on n'aurait peut-être pas tort, parfois, le stéréotype agresse. Qui est-il et à quoi ressemble-t-il, impossible de le dire pourtant, impossible de se dire : Évitions d'écrire *ceci*, puis *cela*, puis *ça*, nous éviterons ainsi le stéréotype. Il ne s'évite pas : il s'invite. Derrière chaque phrase prononcée, mobilisée, partagée, le stéréotype est, n'est pas, ou il saute aux yeux ou on le saute tout court. Derrière, informe, il est là quand un lecteur ne le voit pas, il est là où chaque lecteur veut le voir : « il est une construction de lecture<sup>2</sup> ». Le lecteur (et le lecteur modèle d'Umberto Eco spécialement) s'imagine que *ceci* lui fait penser à *cela*, que *ça*, il l'a déjà lu, déjà vu, agressé il écrit : Ne pas, Pas bon, Pareil à, À revoir, En êtes-vous sûr ? Le stéréotype est relatif : il faut pour en juger la banalité pouvoir le reconnaître. Ce qui participe à la stéréotypie pour un lecteur ne sera pas nécessairement condamné par un autre, cependant, s'engager dans le repérage des stéréotypes peut conduire à en voir partout, tout signe (toute unité sémantique) étant relié à la *doxa*. C'est un constat ennuyeux, bien sûr, particulièrement pour ces idéalistes généreux qui défendent des concepts du genre : « originalité », « nouveauté », « liberté ». Pas étonnant que l'impression générale face au stéréotype soit négative.<sup>3</sup> On a l'impression, devant lui, derrière lui, en dessous de lui, de ne pouvoir léviter, de n'être jamais en hors-lieu, d'être encore moins hors de tout, pire, d'être frappé par l'absurdité du langage, par l'affront qu'il

---

<sup>2</sup> Ruth AMOSSY et Anne HERSCHBERG-PIERROT, *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*, Armand Colin Éditeur, 3<sup>e</sup> édition, 2011 [1997], p. 75.

<sup>3</sup> R. Amossy et A. Herschberg-Pierrot, *op. cit.*, p. 9.

nous fait en nous offrant de beaux traits : *Any where out of the world*.<sup>4</sup> Dans toutes les formes de données, derrière tout ce qui est nommable, le stéréotype est un monstre endormi.<sup>5</sup> On dit : Nous sommes victimes. On répète : Des idées reçues et rebattues, des idées adoptées sans examen, des formules figées, des automatismes de langage, des évidences partagées, des préjugés, des locutions verbales à corriger, des structures signifiantes figées. Victimes. On n'en sort pas. On ne peut sortir du stéréotype qu'en entrant dans un autre.<sup>6</sup> Son côté vertigineux ou abyssal, heureusement, est aisément désamorçable. Étendre le stéréotype à tout, à toutes les sauces, est un procédé qui, devenant un mécanisme, devient une machine ; à l'intérieur d'elle, retour aux domaines du prévisible, du redondant, du stable, où même parler d'abysse et d'infini n'éveille aucune surprise, éveille de l'ennui.

Peut-on s'interroger sur la façon dont chacun se réapproprie les stéréotypes, consciemment ou non, sur la façon dont un texte les reconduit ou les nuance, les modifie, dans le but, je ne sais, de structurer un point de vue, d'organiser une critique, de construire une voix, *la sienne* ? Des théoriciens nous ont offert des concepts pour le faire. On dira de la *doxa* qu'elle tient les ficelles de la langue et de l'écriture ; de l'écrivain, qu'il répond de sa parole et de son style. Pour Herschberg-Pierrot, la « parole » est une expression individuelle de la langue (la

---

<sup>4</sup> Charles BAUDELAIRE, « Any Where out of the world », dans *Le Spleen de Paris. Petits poèmes en prose*, Paris, Éd. Gallimard, coll. « NRF », 2006 [1869], p. 220.

<sup>5</sup> Roland BARTHES, *Leçon*, Éd. du Seuil, 1978, p. 15, dans R. Amossy et A. Herschberg-Pierrot, *op. cit.*, p. 64.

<sup>6</sup> Roland BARTHES, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Tours (France), Éd. du Seuil, coll. « Points », 1975, p. 85.

norme collective)<sup>7</sup> ; pour Barthes, le « style » est une expression singulière de l'écriture (la pratique sociale).<sup>8</sup> S'interroger sur la façon dont une œuvre reconduit et nuance les stéréotypes passe donc par l'étude du « singulier ». Qu'est-ce qui fait qu'à tel moment devant le texte, le texte m'appelle ? Pour répondre : des mots simples, des images d'ici. Le texte est un sentier. Le texte annonce, le sentier se dessine, on se voit, soi, sur le chemin, au crayon mine, d'un pas régulier, on lit, tout marche bien, la syntaxe, l'orthographe, les faits aussi : tourner la page, passer aux mots, d'un mot à l'autre, marcher sur lui, sur l'autre, rien, rien, des repères : un décor, des personnages, une action, une autre, une métaphore, un trou. (On est tombé.) Qu'est-ce qui fait qu'à tel moment, pour moi, cette phrase s'est trouée ? (Jamais je ne m'étais posé telle quelle la question, maintenant, c'est elle, je sais.) Qu'est-ce qui fait qu'à tel moment, pour moi, cette phrase s'est trouée ? L'appel est là : c'est là qu'est aussi le singulier. Singularité de l'auteur, du narrateur et des mots mangés par son texte pour s'écrire son rythme, ses chutes. Car « *qui* dénonce et récuse le stéréotype ? Jamais des masses humaines. Toujours des consciences singulières. Toujours un *moi* qui refuse de réciter ou qui contre-récite.<sup>9</sup> » En remettant en doute les mots qui lui viennent à la bouche, le *moi* singulier conteste la valeur des stéréotypes associés à ces mots pour surprendre son lecteur. Affranchi, il s' imagine en dehors des terrains battus, et peut-être à ce moment, en effet, est-il plus près de la parole, du

---

<sup>7</sup> Anne HERSCHBERG-PIERROT, « Problématiques du cliché », *Poétique* n° 43, 1983, p. 334.

<sup>8</sup> Roland BARTHES, *Le Degré zéro de l'écriture, suivi de Nouveaux essais critiques*, Éd. du Seuil, coll. « Points », France, pp. 15-17.

<sup>9</sup> Alain GOULET, dir., *Le Stéréotype. Crise et transformations*, (colloque de Cerisy-la-Salle, 7-10 octobre 1993), Presses de l'Université de Caen, 1994, p. 10.

style, que de la langue, l'écriture ? Mais s'il prend du recul, doit-il le faire assez pour se dire : « Le langage vrai ne remplace pas le langage faux, et tout le langage plus vrai s'aperçoit avec horreur qu'il est en train de reproduire du faux et qu'il est prisonnier de son contraire.<sup>10</sup> » Les deux citations, justement, sont du même auteur. La tendance à nuancer ses propos, quitte à les invalider les uns à la suite des autres, est récurrente chez quiconque aborde le sujet. Oui, on joue à l'hindouiste. Moins en recherchant la vérité fondamentale (le brahman) qu'en acceptant de ne pouvoir la formuler. Selon le principe du *neti-neti* (en sanscrit : *ni ceci ni ceci*), accéder à la vérité passe par la négation des pensées, puis du langage ; y accéder, cela revient à se dire : Tais-toi.

L'énonciateur est pris, « toujours pris, malgré lui, dans les contraintes du stéréotype et de l'idée reçue.<sup>11</sup> » Sans réconfort, pas de lecture et, sans repère, pas de communication. Avant chaque jaillissement subversif, avant chaque rupture politique, avant chaque avant-garde, avant toute pointe de style, il y a la silhouette conformiste. Elle est là, dans ces pages et dans les autres, dans la route à emprunter. Et aussi loin qu'un auteur veuille aller, aussi marginal, aussi décadent, aussi original, aussi singulier qu'il se dise, aussi méprisable qu'il la trouve, la silhouette conformiste est là, près de lui, avant lui, devant lui. À travers elle, il s'exprime ; à l'intérieur d'elle, il trouve son rythme, ses cris, il se trouve lui. Sans elle, il n'est rien : Tu es ma raison de vivre. « Car c'est ainsi, dit-on, que naissent les grandes inventions : par le contact inopiné de deux produits

---

<sup>10</sup> *Ibid.*

<sup>11</sup> R. Amossy et A. Herschberg-Pierrot, *op. cit.*, p. 63-64.

posés par hasard, l'un à côté de l'autre, sur une paillasse de laboratoire.<sup>12</sup> »

Ces mots sont ceux de Jean Échenoz, de son narrateur dans *Je m'en vais*, roman policier, roman d'aventures, je ne sais, d'amour. Publié en 1999, *Je m'en vais* remporte le Goncourt l'année suivante. Ce qu'il est, je ne le sais pas, c'est la grande invention, le récit des mots, de leurs agencements, des « contacts inopinés » qu'ils produisent : quelque chose comme du rire (en moins fort) et de la surprise (sans faire peur). Le roman est « troué ». Pas parce qu'il ne se tient pas, mais parce que ses phrases, tenant en équilibre sur le couple stéréotype/singularité, s'ouvrent à une « inventivité immédiate<sup>13</sup> » dans laquelle on peut tomber.

Échenoz, s'il n'est pas avant-gardiste ou subversif, fait partie d'une génération d'écrivains « qui a profité d'un certains nombres d'acquis du Nouveau Roman, et qui essaie d'avancer en rejoignant d'autres formes passées pour essayer de les faire bouger.<sup>14</sup> » À l'intrigue première se juxtapose l'intrigue de la phrase<sup>15</sup> ; à l'ordre se juxtapose le changement ; au plaisir se juxtapose la jouissance.

---

<sup>12</sup> Jean ÉCHENOZ, *Je m'en vais*, Paris, Éd. France Loisirs, 2000 [1999], p. 47.

<sup>13</sup> Bruno BLANCKEMAN, *Les récits indécidables. Jean Echenoz, Hervé Guibert, Pascal Quignard*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, coll. « Perspectives », 2000, p. 16.

<sup>14</sup> Paul OTCHAKOVSKI-LAURENT, *Littérature*, février 1990 no 77, p. 93., dans B. Blanckeman, *op. cit.*, p. 13.

<sup>15</sup> B. Blanckeman, *op. cit.*, p. 17.

Comment pousser la porte du stéréotype sans entrer en même temps dans chaque zone du texte ? Comment vous dire *voici le stéréotype tel qu'il est* sans vous dire *me voici tel quel* en même temps ? Pour dénoncer le préfabriqué, pour le « mettre à jour », il faut se dénoncer, se mettre à jour soi-même. Quelque chose là-dedans s'approche de l'enfantillage ou, pour le dire poliment, de la naïveté. On pense avancer quelque chose d'important par la condamnation d'une autre alors que celle-ci demeure peut-être une évidence : « Dans ses récits raffinés, truffés de digressions, d'anecdotes et de jeux de mots, l'intrigue importe probablement moins que la manière dont elle est narrée.<sup>16</sup> » Si le danger en donnant des explications est de se donner en même temps (ne parlez pas trop de vous, on pourrait vous haïr) il n'en demeure pas moins que le jeu tout autant se trouve là.

Comme le stéréotype n'existe pas en soi, comme il est une construction de lecture, le seul moyen de mettre le doigt dessus est d'en parler justement. Combien de fois m'a-t-on demandé ce qu'est *Je m'en vais* et combien de fois ai-je été en mesure de répondre ? La question ne m'a jamais laissé « sans mot » (le problème du silence, comme du vide, est qu'il faut toujours en parler), mes mots cependant n'ont jamais réussi à appuyer le projet du roman ou plutôt de ses phrases : devenir un personnage. On reconnaîtra chez moi le combat du fond et de la forme (s'il est à penser que l'opposition existe), et le problème auquel il nous

---

<sup>16</sup> Christina HORVATH, « Éric Laurent : héritier, pasticheur ou épigone de l'esthétique échenozienne ? », dans *Chevillard, Échenoz : filiations insolites*, éd. Aline MURA-BRUNEL, Amsterdam, Editions Rodopi, 2008, p.97.



confronte : raconter l'histoire du fond en respectant les récits de la forme. Le concept du fond est toujours le plus simple parce qu'il est le moins singulier : résumée, l'histoire appartient toujours à celui qui la répète (et on la répète d'ordinaire assez bien). *Je m'en vais* raconte l'histoire de Félix Ferrer, quarante ans, beau bonhomme, marchand d'art, Français. Informé par son collègue Delahaye que des objets d'art d'une grande valeur sont abandonnés au Pole Nord, Ferrer part à leur recherche (c'est le roman d'aventures). Il les ramène, les planque, on lui vole, il repart : de l'atelier à l'hôpital, de la France à l'Espagne, on meurt (c'est le roman policier). Mais si se juxtapose à l'intrigue première l'intrigue de la phrase, pouvons-nous étirer la métaphore et ajouter une trame à la forme ? C'est là que les choses se compliquent. Ayant ses propres enjeux, la forme a son histoire. Pourquoi ne pas la partager ? Mais comment parvenir à le faire autre qu'en la noyant dans le fond ? On aimerait respecter le paradigme d'un style, or, le raconter nous contraint toujours à épouser un autre langage, situé sur autre paradigme. La contrainte explicative nous rapproche-t-elle davantage du stéréotype ? Il faudrait écrire l'essai comme on fabrique un roman, dans un souci de grossièreté, dans une liberté de contradiction, tous genres confondus. La sacro-sainte objectivité ne tient d'ailleurs pas la route ici.

À la voix on oppose souvent le silence, mais je ne sais pas, il faut voir. Il m'arrive souvent de penser de la communication que c'est dur, comme si c'était une expérience ou une chose à faire, ne pas faire. Parfois, j'essaie de ne plus jouer, de mettre la langue à côté, de me mettre à côté d'elle, j'essaie de ne plus la regarder, de ne plus participer, de cuisiner sans le

dire, sans besoin, sans mouvement, sans verbe. Il m'arrive alors de me voir n'importe où, hors du monde, ne disant rien, repu. Repu : parlant. C'est fatigant mais il faut l'accepter, encore peut-on jouer avec. Avec ma banque de mots, stéréotype, singularité, écriture, parole, je parle. Si je ne parle aucun mot, avec ceux qui m'entourent, que je traîne, que je porte, avec ceux que je dégage, je parle. Que je parle verbalement ou une langue muette,<sup>17</sup> comme dit Baudelaire, toujours il me faut actualiser une banque de mots et réécrire un moment de l'histoire. Au porte-parole, la question qui revient souvent parle d'impact, de pouvoir. Quel impact a le nom Magnotta dans un essai sur le stéréotype et la langue ? On entend : C'est une digression, il faut l'effacer. Et pourtant non. Masculin, MAGNOTTA – 2012. Mot aux allures suspectes, cousin du rastaquouère. J'ai cru qu'il ne fallait pas en parler, et puis on m'en parle. Eux, ils me racontent l'histoire. Mais si je décroche ? Je veux voir venir, comme sur une eau sinueuse, de nouveaux produits. Je veux qu'arrivent des choses à mes oreilles. Je veux qu'on me parle. Je veux savoir une passion. Parfois, j'essaie de participer, alors, j'abandonne. Mes meilleurs moments ne sont pas beaucoup et ne durent pas longtemps, mais ils m'emmènent quelque part, je pense. Là, je n'ai besoin d'écrire à personne, et je constate : Je n'envoie rien. Je ne parle pas. J'ai tué le langage. Repu, je constate aussitôt : Tu n'as rien tué. Et c'est ainsi, quelques secondes plus tard, que meurt un de mes meilleurs moments. Parce que, si j'en sors, quand j'y reviens, je retrouve les mots que j'avais laissés là, suspendus, voltigeant, en orbite, en apesanteur, prenant de l'espace.

---

<sup>17</sup> Charles BAUDELAIRE, « La chambre double », dans *Le Spleen de Paris. Petits poèmes en prose*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 2006 [1869], p. 110.

Dans l'espace hivernal où sont un moment des personnages de *Je m'en vais*, on prétend que « les paroles, une fois émises, sonn[ent] trop brièvement avant de se solidifier : comme elles rest[ent] un instant gelées au milieu de l'air, il suffi[t] de tendre ensuite une main pour qu'y retombent, en vrac, des mots qui v[iennent] doucement fondre entre vos doigts avant de s'éteindre en chuchotant. <sup>18</sup> » On avance à pieds, en traineau, en skidoo et la plupart du temps en silence, donc, comme privé de parole. Le voyage ne se targue d'aucun caractère sacré ou d'idéal romantique. Le coin, « très loin, très blanc, très froid<sup>19</sup> », est décrit à la va-vite. Nullement sensible à la nuance, il ne peut l'être à la réflexion, encore moins au recueillement. Là, combien nous sentons-nous étrangers aux paroles de Rousseau : « Jamais je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été moi, si j'ose ainsi dire, que dans [les voyages] que j'ai faits seul à pied.<sup>20</sup> » Dans le voyage de Ferrer, non, on ne pense pas, on parle peu et au retour « on parl[e] moins encore qu'à l'aller, on mang[e] à la hâte et ne dor[t] que d'un œil, Ferrer de toute façon ne pens[e] qu'à son butin.<sup>21</sup> » Il s'émeut, bien sûr, le marchand d'art, de redécouvrir cet « or » perdu, composé de défenses de mammouth, de paires de lunettes, de sculptures, de masques, de crânes et d'objets en tous genres. Il s'émeut et

---

<sup>18</sup> J. Échenoz, *op. cit.*, p. 42.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>20</sup> Jean-Jacques ROUSSEAU, *Les Confessions*, Saint-Amand (Cher), Éd. Gallimard, coll. « Folio Classique », 1959, pour l'établissement du texte ; 1973, pour la préface et le dossier, p. 215.

<sup>21</sup> J. Échenoz, *op. cit.*, p. 64.

si bien que le narrateur conclura le chapitre (l'aventure d'une certaine façon) sur ces mots : « Une fortune.<sup>22</sup> »

Récit d'aventures, bientôt, récit policier, on pense « codes » par habitude et on explique : ces modèles génériques « donnent une impression de clarté, d'univocité », « accélèrent le rythme de la lecture » et « orientent l'attention du lecteur vers des horizons de sens familier ».<sup>23</sup> On entre facilement dans de telles histoires, parfois je dis : J'ai plongé, j'ai dévoré, j'ai voyagé. Leur univers stable reconfortera le lecteur tant et aussi longtemps que les codes seront respectés ; le moindre bris, la moindre déformation pourrait cependant déjouer ses attentes de lecture et le confronter. Via le personnage de Ferrer, marchand d'art, Échenoz ironise d'ailleurs : « Tu sais que ça pose des problèmes, le peintre qui change tout le temps, les gens attendent un truc et puis ils sont déçus. Tu sais que tout est labélisé, quand même, c'est plus facile pour moi de promouvoir quelque chose qui ne bouge pas trop.<sup>24</sup> » Métaphore des attentes, mise en garde ironique, mise en abyme stylistique ? « [La phrase] est un système d'anticipations prolongées, suspendues, déçues, comblées.<sup>25</sup> » Mais la décevoir ou la dénaturer, pour reprendre le mot de Barthes, n'est-ce pas inviter son lecteur à poser un regard critique sur la tradition et les héritages, sur la langue comme héritage ? Il ne s'agit pas de « s'opposer » à une *doxa* – n'importe où hors du monde –, mais nous avons le choix, à

---

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>23</sup> Jean-Louis DUFAYS, *Stéréotype et lecture. Essai sur la réception littéraire*, Bruxelles, P.I.E Peter Lang, coll. « ThéoCrit », 2010, p. 230.

<sup>24</sup> J. Échenoz, *op. cit.*, p. 35

<sup>25</sup> Laurent JENNY, *La parole singulière*, Paris, Éd. Belin, 1990, p. 204.

l'instar de Baudelaire, d'en démystifier les potentiels créatifs. Renouveler un cliché, de toute façon, ne signifie ni le détruire ni l'effacer, le renouvellement n'étant possible qu'en fonction du contraste entre le fait de style et le cliché primitif.<sup>26</sup> « Aussi paradoxal que ce soit, l'élément le plus constant des récits d'aventures échenozziens est l'ennui. Ce n'est pas un hasard si Échenoz met l'accent sur le temps qui s'écoule avec la lenteur et la monotonie des déplacements qui condamnent les personnages à l'inactivité et à l'isolement.<sup>27</sup> » Oui, d'aventure en aventure, c'est dimanche longtemps. Non sans raison, le jour du repos revient dans le texte, le ponctue, le thématise même : « Le reste du temps c'est dimanche, un perpétuel dimanche<sup>28</sup> » qui engourdit et ankylose, renchérit le narrateur, « de fait on se concentre essentiellement sur l'heure des repas.<sup>29</sup> » Ainsi, « Port Radium peut vraiment n'être pas marrant du tout, il ne s'y passe pas grand-chose, spécialement le dimanche où s'enchevêtrent étroitement, à leur plus haut degré d'efficacité, l'ennui, le silence et le froid.<sup>30</sup> » Si le stéréotype est reconduit (avec ou sans ironie), dans le contexte du récit d'aventures il n'en désoriente pas moins. On s'ennuie, on ne s'ennuie pas du tout, en fait, c'est le narrateur et non le protagoniste que le lecteur écoute. Le protagoniste, on s'en rappelle, parle peu. Prend-il la place ? Perce-t-il l'écran ? Informé par son collègue Delahaye que des objets d'art d'une grande valeur sont abandonnés au

---

<sup>26</sup> Michael RIFFATERRE, « Fonction du cliché dans la prose littéraire », *Essais de stylistique structurale*, Flammarion, 1971, p. 167.

<sup>27</sup> Christina HORVATH, « Éric Laurent : héritier, pasticheur ou épigone de l'esthétique échenozzienne ? », dans *Chevillard, Échenoz : filiations insolites*, éd. Aline MURA-BRUNEL, Amsterdam, Editions Rodopi, 2008, p.97.

<sup>28</sup> J. Échenoz, *op. cit.*, p. 30.

<sup>29</sup> *Ibid.*

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 73.

Pole Nord, Félix Ferrer, quarante ans, beau bonhomme, marchand d'art, Français, part à leur recherche. Le narrateur écoute, regarde, rapporte. Mais que signifie rapporter ? Décrire, demande Derrida, comment peut-on seulement oser prétendre faire ça ?<sup>31</sup> Définissant le discours comme une discrète lecture, Foucault, lui, explique : « Les choses murmurent déjà un sens que notre langage n'a plus qu'à faire lever.<sup>32</sup> » Oui, si l'on considère le langage sous le couvercle de la *doxa*, à l'ombre du stéréotype, Foucault a raison. On parle beaucoup de mouvement et de bouger, mais les mouvements sont limités et les gestes programmés. Peut-on s'interroger sur la façon dont quelqu'un se réapproprie les stéréotypes, consciemment ou non, sur la façon dont il les reconduit ou les nuance, les modifie, dans le but, je ne sais, de structurer un point de vue, d'organiser une critique, de construire une voix, *la sienne* ? Échenoz a un mot que j'apprécie, il parle d'incongruités narratives.<sup>33</sup> Et peut-être est-ce là notre seule marge de manœuvre, l'incongruité, notre seul moyen de prendre la place, de percer l'écran. Dans *Je m'en vais*, même s'il arrive au narrateur de dire « je », il ne parle pas de lui, cependant, il parle. N'existant que par les mots, le narrateur prend la place, joue, il perce l'écran. Nous, on apprend à le connaître, à connaître, comme on dit, son langage. Du narrateur, j'en suis donc venu à me dire : Non. Je lui dédie le nom de conteur, de personne, de personnalité, de personnage. Il est une voix

---

<sup>31</sup> Jacques DERRIDA, « De la couleur à la lettre », dans *Atlan grand format*, Paris, Gallimard, 2001, p. 19.

<sup>32</sup> Michel FOUCAULT, *L'ordre du discours*, Mayenne (France), Éd. Gallimard, coll. « NRF », p. 50.

<sup>33</sup> Jean ÉCHENOZ, *Je m'en vais*, suivi de « Dans l'atelier de l'écrivain », Paris, Éd. de Minuit, coll. « Double », 2001, p. 244.

suspendue au-dessus du monde, et qui parle de voix parle aussi de pouvoir.

La peur est ma seule passion et c'est la faute à Foucault, je sais. Moi non plus, je ne le connais pas. Je le connais de nom, je l'épèle sans faute, mais c'est en en faisant bien d'autres que je peux en parler. Foucault est un type un peu chauve (je vous le dis, chauve) qui a peut-être quelque part parlé malgré lui des dangers insoupçonnés du langage.<sup>34</sup> C'est dire que parler, l'action, entraîne des conséquences et que parler provient des conséquences de parler. Répéter, c'est parler le langage des forts, de tout le monde, de ce qu'on appelle le pouvoir. Moi, lui, les autres, je ne vois pas davantage. Je nous vois la bouche qui va, qui vient, je vois des guillemets aux commissures des lèvres et des mots à travers elles, qui tuent ou qui meurent, autrement je ne vois pas grand-chose, le reste je m'en fiche. Je vois des mots de toute façon qui ont de l'impact. Je peux essayer d'entretenir un rapport ludique avec les mots, je peux vouloir les prendre à la légère, je peux dire : Le langage, il faut jouer avec. C'est « juste des mots » mais les mots que je dis sont ceux du pouvoir autant qu'ils sont ceux que je tais. Les gens qui parlent entre eux ou qui parlent à eux-mêmes construisent des décors, des actions, des voix. Quand on dit que quelque chose nous parle, on parle de pouvoir, du pouvoir qu'a sur nous telle chose, à tel moment, n'importe où. Mais à quel moment sommes-nous hors du langage, du monde ? Pour un oui, pour un non, les mots ont ceci de tranchant, de décisif, de mou. Souvent, leur dessin

---

<sup>34</sup> Michel FOUCAULT, *L'ordre du discours*, Mayenne (France), Éd. Gallimard, coll. « NRF », p. 10.

raconte une anecdote, un souvenir, une réponse, ce sont des remarques émises pour tomber qui dictent le ton et ponctuent les journées. Le langage dont on dit : Il ne sert à rien – ce langage-là est dehors, dedans, ici. Il fait, défait, transforme, fabrique. Il embrasse ou il blesse, il est matinal, noctambule. Jaloux, il est là parce qu'on en a l'habitude. QUI SUIS-JE ?

*Je m'en vais*, ça commence par la bouche, la bouche dira-t-on plus loin « qui respire et qui parle et mange, boit, sourit, chuchote, embrasse, suce, lèche, mord, souffle, soupire, crie, fume, grimace, rit, chante, siffle, hoquette, crache, rote, vomit, expire, on la peint, c'est bien le moins, pour l'honorer de remplir ainsi nombre de fonctions nobles.<sup>35</sup> » Quand Félix se met à parler avec ses clients, son employé, son docteur, une femme, pourquoi n'y va-t-on alors que de « propos bénins<sup>36</sup> », d'« échanges un peu abstraits ou très concrets qui ne laissent pas de place aux affects, qui verrouillent les sentiments<sup>37</sup> » ? Quand Ferrer s'embarque sur le brise-glace pour rejoindre l'Arctique, pourquoi le narrateur mentionne-t-il qu'il *fait* la connaissance des chefs (j'insiste sur le verbe) alors que seules les présentations seront faites ?<sup>38</sup> Quand Ferrer retrouve Baumgartner, le voleur de ses objets d'art, pourquoi, si la bouche remplit nombre de fonctions nobles, pourquoi la conversation tourne-t-elle au ridicule sur une paire de chaussettes ?<sup>39</sup> Eh bien justement parce qu'il n'y a, dans les

---

<sup>35</sup> J. Échenoz, *op. cit.*, p. 166.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 184.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 174.



récits de la forme, aucune hiérarchie de sens. Le mot au contrôle nous rappelle que le « banal » ne contrôle aucun mot. Pour Blanckeman, le langage « devient quasiment un personnage romanesque<sup>40</sup> » ; pour moi, il l'est. Vagabond, aventureux, le narrateur aura beau écrire d'une posture omnisciente, constamment il me rappellera l'image du dieu voyeur descendant vers les pratiquants ordinaires de la ville et leurs pratiques de l'espace.<sup>41</sup> Dieu voyeur, pratiquant, « c'est [lui] qui [est] là », à côté de Félix, « pour témoigner [au lecteur] qu'Hélène est hautement désirable ». <sup>42</sup> Qui est Hélène ? Qui sont Laurence, Victoire, Brigitte, Bérangère, Sonia ? Les amantes de Ferrer, des prisonnières (c'est le roman d'amour). Non, les femmes ne sont pas violées mais ce sont les jouets d'un matériel alphabet. Si, comme Ferrer, elles ne semblent pas avoir d'emprise dans cet univers de lettres, c'est que là, les humains, les personnages sont en dessous et qu'au-dessus se trouve l'expérience du texte. Formule assez lourde, plus chargée que lourde, mais en tout cas imprécise, il faudra préciser ce qui arrive quand en pigeant un mot à la banque, c'est celui-ci qu'on revend, et ce sont les autres qu'on sacrifie. Il faudra spéculer et supposer sur les mots et leurs impacts, peut-être faudra-t-il retenir qu'elles ne tiennent pas à grand-chose, finalement, les formules attachées à toute chose. Toujours un comique pour rappeler que le langage tient tout, mais ne tient à rien. Pour le narrateur, ainsi, les relations entre Félix et les femmes forment des « aventures dérisoires

---

<sup>40</sup> B. Blanckeman, *op. cit.*, p. 25.

<sup>41</sup> Michel DE CERTEAU, *L'invention du quotidien. 1. arts de faire*, Trebaseleghe (Italie), Éd. Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1990, pp. 141-142.

<sup>42</sup> J. Échenoz, *op.cit.*, p. 138.

dont [on] connaît d'avance l'issue<sup>43</sup> », mais c'est faux. Le narrateur, peut-être seulement aime-t-il rire de lui-même, à force justement de se jouer d'un peu tout : des mots. On parle beaucoup de dérapages vers l'anodin, de digressions, d'errance narrative, mais si, souvent, l'histoire à proprement parler n'avance pas, si « le décrochage invit[e] au vagabondage plutôt qu'à un resserrement de l'intrigue<sup>44</sup> », c'est l'intrigue intrinsèque à un mot, dans une phrase, qu'on va suivre. Quand Ferrer se repose, le narrateur en profite par exemple pour partager son point de vue sur la chose, « personne ne se repose jamais vraiment, on dit parfois, on imagine qu'on se repose ou qu'on va se reposer mais c'est juste une petite espérance qu'on a, on sait bien que ça ne marchera ni même n'existe pas, ce n'est qu'une chose qu'on dit quand on est fatigué.<sup>45</sup> » Ci-dessus exposée, la nuance permet au narrateur de renchérir sur une idée pour créer du récit ; à l'inverse, on a recours très souvent dans le texte à un procédé qui consiste à créer du récit pour l'invalidier ensuite. Le « mais », opposant un fait à un autre, servira dans les exemples qui suivent : « [Baumgartner] va fermer les yeux, il aimerait bien dormir, s'abstraire de tout cela vingt minutes, une petite demi-heure s'il vous plaît mais non, pas moyen.<sup>46</sup> » Plus loin : « Zébré de courbatures [Ferrer] s'était redressé en protestant, marchant vers la fenêtre et voyant que le jour se levait mais non, malentendu, à Port Radium le jour ne s'était pas plus couché que

---

<sup>43</sup> J. Échenoz, *op. cit.*, p. 97.

<sup>44</sup> Nadine LAPORTE, « Jean Échenoz. Pour une littérature vagabonde : de *L'Équipée Malaise* à *Au Piano* », dans Chevillard, *Échenoz : filiations insolites*, éd. Aline MURA-BRUNEL, Amsterdam, Editions Rodopi, 2008, p.91.

<sup>45</sup> J. Échenoz, *op. cit.*, p. 99.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 71.

lui.<sup>47</sup> » Toujours sur Port Radium : « Ici poussaient alors le peuplier, le hêtre, la vigne et le séquoia mais c'est fini, tout ça.<sup>48</sup> » Cet exemple-ci, d'ailleurs, n'en rappelle-t-il pas moins celui de Balzac : « Les sentiers, sablés jadis, sont remplis de pourpiers ; mais, à vrai dire, il n'y a plus trace de sentier.<sup>49</sup> » ? On joue avec l'imagination du lecteur : en lui disant que les sentiers sont, puis que les sentiers ne sont plus, on lui impose un signifiant qui devrait ne plus signifier – opération impensable, impossible, une fois émis, les mots ne peuvent s'effacer. Aucun d'eux ne va « s'éteindre en chuchotant<sup>50</sup> », comme le narrateur s'est amusé à nous le faire croire plus tôt.

Si je parle, je couronne, me voilà publiciste. Langage est un mot que je n'aime plus, dire langage, c'est comme dire fruit (en pire) ou stéréotype. Que je l'aime ou que je ne l'aime plus, c'est quand même lui, le dieu nouveau. Il est là quand je ne le vois pas, il va par-delà mon regard, mon regard, le langage, ses tiroirs. À quoi sert-il ? À quoi servent-ils ? Qu'avons-nous ouvert ? On se rend compte que le langage, c'est du chacun pour soi, une affaire de croissance personnelle. Après tout, avant tout, moi, j'ai les miens de tiroirs. Ils m'écœurent, ils ne m'écœurent pas, parfois je m'interromps parce que merde, attends, je sais plus, je veux surtout pas dire n'importe quoi. Faut-il le remettre en doute ou le redouter davantage ? Parfois, quelque chose me brise, un mot, un livre, et ça me ramène comme à la vie. Le chaos de communication est organisé dans un

---

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>49</sup> Honoré DE BALZAC, *La Grande Bretèche*, Genève, Éd. La Joie de lire, 1992, p. 6.

<sup>50</sup> J. Échenoz, *op. cit.*, p. 42.

livre pour persuader ou pour toucher, je m'en fiche, « touche » touche pas mais « persuader » touche. Le pouvoir, mot inventé pour chapeauter tous les autres, va par-delà l'institutionnel, le familial, dans notre culture, il est obligé. Ce qui n'a pas encore de nom n'existe pas, au quotidien, nous tournons sur du nommable. Quel espace n'est-il pas réservé à l'invisible aussi ? J'obéis au droit, à l'idée de droit, je suis manipulé par la transmission, l'héritage, l'imitation, la *mimêsis*. Mes gestes voudraient être ceux de mes personnages, j'aimerais « dériser » la parole du pouvoir.<sup>51</sup> Alors, parler, ou partir. Mais quelle différence aussi ?

JEAN ÉCHENOZ, j'écris ton nom en capitales pour me souvenir que tu es là. Les raisons d'un oubli sont multiples, insignifiantes : insignifiant, ça n'existe pas, dans le monde des idées, ça sert à expliquer qu'à côté d'autre chose, ce n'est rien. Le stéréotype, lui, est élancé, sous ses ailes je t'oublie. On a dit qu'on n'avait pas besoin de te nommer, qu'on avait d'autres concepts, l'instance narrative. Elle aussi prend de la place, un narrateur, c'est toujours très large. Mais n'es-tu pas un petit bonhomme, pas si petit quand même, un personnage ? Quand tu parles, tu y vas d'un ton amusant, sérieux ou pas du tout, qui déploie un instant l'espace restreint de mon plaisir. Là, JEAN ÉCHENOZ et dans tes ailes, rien d'autre. Une voix : Je m'en vais. Tu as l'habitude de partir, tes romans, dis-tu, sont géographiques. L'action se veut à tous les niveaux : dans la phrase. Tu dis : « Je ne cherche pas à faire le malin, mais j'aime chercher l'angle, l'ouverture par laquelle on va pouvoir désigner un élément (personnage ou décor), dans un souci de relief. À l'intérieur d'une phrase, je n'ai pas

---

<sup>51</sup> A. Goulet, *op. cit.*, p. 10.

le désir que les choses se déroulent platement.<sup>52</sup> » Je te trouve très malin, moi, ÉCHENOZ. Au début, au milieu ou à la fin du récit, je ne sais pas de quoi l'on parle, là. Il y a un début, un milieu, une fin à chaque phrase, il y a un moment dans chacune d'elles, parfois le moment ce n'est rien, c'est-à-dire rien que je fasse, et parfois le moment est troué. Quand ton personnage décide de s'intéresser d'un peu plus près à l'art polaire – dont il est le dilettante – n'est-ce pas à moi que tu t'adresses aussi en parlant de la sorte : « [b]ien que ces formes ne lui fussent pas familières, [Babin] finit par espérer les comprendre un peu, distinguer leur style, discerner leurs enjeux.<sup>53</sup> » ? Quoi dire, n'empêche ? Opération indispensable et vaine en même temps, indispensable pour l'être en communauté, mais vaine pour l'animal curieux que je suis. Toujours une partie de moi se servant de la communication à profit pour nourrir mes intérêts, me mettre en valeur ou me faire plaisir. La méchanceté par la communication. Le mensonge par la communication. Le parjure par la communication. La complaisance en elle. (En être repu, écœuré, inassouvi, affamé.) L'expérience du langage est celle du stéréotype. Entendre, revêtir, répéter. D'un côté, se sentir limité et de l'autre, aliéné, finalement la folle envie de se dire, s'écrier : Le langage manque. La rumeur est partout, dehors, à la campagne, en ville, sur les îles, dans les livres, entre amis, en famille : Il faut le construire. On se dit que les mots changent, s'ajustent, implosent. On sait que des définitions doivent être revues, que des espaces doivent être remplis, mais on s'invite à être patient, on se le

---

<sup>52</sup> Jean Échenoz, dans « Il se passe quelque chose avec le jazz. Entretien avec Olivier Bessard-Banquy », *Europe*, n° 820-821/Août-Septembre 1997, p. 198.

<sup>53</sup> J. Échenoz, *Je m'en vais*, *op.cit.*, p. 44.

souhaite même : Courage. Quelque part, quelqu'un ou quelque chose, une bouche ou un trou, serré, un tricot : l'expérience du texte. C'est là-dedans qu'on va piger, s'habiller, là-bas, chaque chose commence à parler et à faire parler, quitte à faire des digressions ou pour en faire justement. Qu'est-ce qui n'est pas une digression de toute façon ? Il y a seulement des choses qui passent facilement parce qu'on a l'habitude de les entendre et d'autres, dites mineures ou marginales vu qu'il est déstabilisant de les jouer. Parfois, le qui, le quoi, le où, le quand, le comment, le pourquoi, on en a marre. Quoi dire ?

Je m'en vais, dit Ferrer, je te quitte. Je te laisse tout mais je pars.<sup>54</sup> Sans guillemet, quelqu'un, un personnage ouvre la voie. Au discours. Aucun trait ne le précède, il est juste aligné, il dit je m'en vais comme un héros, un narrateur héros, ou comme s'il disait : Aujourd'hui, maman est morte. Scène de ménage, de rupture, d'ouverture, aucune mise en contexte, un personnage, seulement, qui parle, qui part. Il quitte son épouse, son appartement, il quittera son pays, en attendant, il va rejoindre une femme. Son nom : « errer », « faire air ». Cela pourrait être le narrateur. Ou JEAN ÉCHENOZ. Cela pourrait être moi. On n'est pas toujours sûr, d'ailleurs, de savoir qui parle. Ici, on te suit toi, Félix Ferrer, ne t'enfle pas la tête avec ça. Parfois, je dirai on, on dira nous, un pronom est une caméra, un angle, je varie « [p]ar souci de bouger. Pour avoir un regard d'ensemble.<sup>55</sup> » Tu as de l'ambition, ÉCHENOZ. Je salue le courage que tu as de porter de

---

<sup>54</sup> J. Échenoz, *op. cit.*, p. 7.

<sup>55</sup> J. Échenoz, dans « Il se passe quelque chose avec le jazz. Entretien avec Olivier Bessard-Banquy », *op. cit.*, p. 201.

grands mots, « regard d'ensemble ». On me répond : Tu es injuste, Marc. Faut-il aussi condamner l'hyperbole, le superlatif ? Il lui laisse *tout*, à sa femme. Oui, quand nous prend l'idée folle d'ajouter de nos mots à la logorrhée des ouvrages, quand nous prennent les mots des autres pour nous convaincre de l'insignifiance des nôtres, quand le couvercle de la *doxa* se met à étouffer chacune des phrases que nous lisons, des idées que nous avons et des verbes comme « avoir », quand douter d'un talent et du talent comme possible nous fait suspecter chaque énoncé, chaque voix, quand d'une voix nous ne retenons que la vanité et que nous répétons vanité et poursuite du vent à chaque fois, c'est peut-être là, surtout là, après des avancées et des reculs, des envolées et des retenues, qu'il faut nous mettre à considérer la phrase la plus simple, peut-être la plus bête, comme la seule et unique phrase qui soit vraie. Car c'est celle-ci, et aucune autre, qui aura trouvé le chemin jusqu'ici.

## BIBLIOGRAPHIE

### Œuvres littéraires

BALZAC, Honoré (de), *La Grande Bretèche*, Genève, Éd. La Joie de lire, 1992, 48 p.

BAUDELAIRE, Charles, *Le Spleen de Paris. Petits poèmes en prose*, Paris, Éd. Gallimard, coll. « NRF », 2006 [1869], 343 p.

ÉCHENOZ, Jean, *Je m'en vais*, Paris, Éd. France Loisirs, 2000 [1999], 190 p.

ÉCHENOZ, Jean, *Je m'en vais*, suivi de « Dans l'atelier de l'écrivain », Paris, Éd. de Minuit, coll. « Double », 2001, 256 p.

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, Saint-Amand (Cher), Éd. Gallimard, coll. « Folio Classique », 858 p.

### Corpus théorique

AMOSSY, Ruth et HERSCHBERG-PIERROT, Anne, *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*, Paris, Armand Colin, 2011 [1997], 123 p.

AMOSSY, Ruth, « La notion de stéréotype dans la réflexion contemporaine », dans *Littérature*, N° 73, 1989, Mutations d'images, pp. 29-46.

BARTHES, Roland, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Tours (France), Éd. du Seuil, coll. « Points », 1975, 244 p.

BARTHES, Roland, *Le Degré zéro de l'écriture, suivi de Nouveaux essais critiques*, Éd. du Seuil, coll. « Points », France, 179 p.

BARTHES, Roland, *Le Plaisir du texte*, Paris, Éd. Du Seuil, 1973, 90 p.



CERTEAU, Michel (de), *L'invention du quotidien. I. arts de faire*, Trebaseleghe (Italie), Éd. Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1990, 350 p.

DERRIDA, Jacques, « De la couleur à la lettre », dans *Atlan grand format*, Paris, Gallimard, 2001, p. 8-27.

DUFAYS, Jean-Louis, *Stéréotype et lecture. Essai sur la réception littéraire*, Bruxelles, P.I.E Peter Lang, coll. « ThéoCrit », 2010 [1994], 368 p.

ECO, Umberto, *Lector in fabula ou la Coopération interprétative dans les textes narratifs*, trad. de l'italien par M. Bouzaher, Paris, Grasset, 1985, [1979], 315 p.

FOUCAULT, Michel, *L'ordre du discours*, Mayenne (France), Éd. Gallimard, coll. « NRF », 82 p.

GOULET, Alain, dir., *Le Stéréotype. Crise et transformations*, (colloque de Cerisy-la-Salle, 7-10 octobre 1993), Presses de l'Université de Caen, 1994, 229 p.

HERSCHBERG-PIERROT, Anne, « Problématiques du cliché. Sur Flaubert », *Poétique*, n° 43, 1980, pp. 334-345.

JENNY, Laurent, *La parole singulière*, Paris, Éd. Belin, 1990, 216 p.

RIFFATERRE, Michael, « Fonction du cliché dans la prose littéraire », *Essais de stylistique structurale*, Paris, Flammarion, 1971, pp. 161-181.

### **Corpus critique**

BLANCKEMAN, Bruno, *Les récits indécidables. Jean Echenoz, Hervé Guibert, Pascal Quignard*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, coll. Perspectives, 2000, 222 p.

*Chevillard, Echenoz. Filiations insolites*, éd. Aline MURA-BRUNEL, Amsterdam/New York, Éd. Rodopi, CRIN n°50, 2008, 140 p.